

Académie Royale
de Langue et de Littérature
Françaises



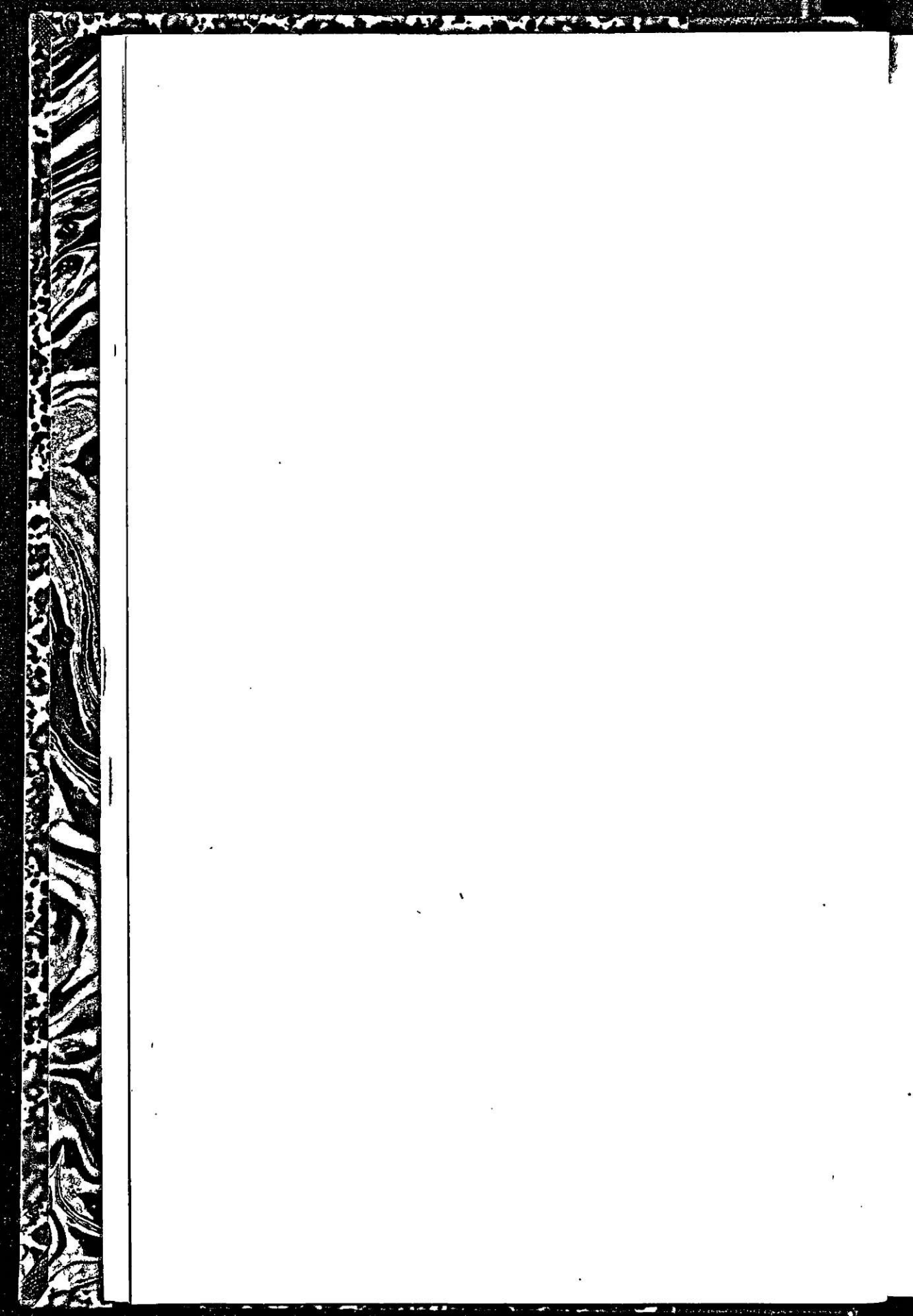
BULLETIN

TOME XXV — No 1
AVRIL 1947

SOMMAIRE

Réception de Mademoiselle Julia Bastin :	
Discours de M. Maurice Delbouille	5
Discours de Mlle Julia Bastin	17
Réception de M. Paul-Henri Spaak :	
Discours de M. Valère-Gille	27
Discours de M. Paul-Henri Spaak	41
Vingt-deux lettres de Fernand Severin et deux d'Albert Mockel, par Henri Davignon	51
Chronique :	
Prix Polak	63

Académie Royale
de Langue et de Littérature
Françaises




Académie Royale
de Langue et de Littérature
Françaises



BULLETIN

TOME XXV
1947



BRUXELLES, PALAIS DES ACADEMIES
LIÈGE, H. VAILLANT-CARMANNE, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE

SÉANCE PUBLIQUE DU 19 AVRIL 1947

La séance est ouverte à 3 heures, sous la présidence de M. Gustave Vanzype, vice-directeur.

Réception de Mademoiselle Julia Bastin

Discours de M. Maurice Delbouille

Mademoiselle,

En me chargeant de vous accueillir et de vous présenter à elle, notre compagnie m'a fait un bien grand honneur et m'a promis un bien vif plaisir.

Il me sera permis, en effet, de souligner le fait qu'en votre personne je dois saluer la première femme appelée à siéger au sein de notre académie au titre philologique.

Depuis Marie de France, nombreuses ont été les représentantes du sexe aimable qui ont illustré la littérature française des trésors de leur sensibilité. Le temps n'est pas loin, en revanche, où le travail scientifique restait encore interdit par une tradition rigoureuse à celles dont les épaules portent, avec tant de grâce désinvolte, le poids éternel du fameux péché qu'Eve ne fut d'ailleurs pas seule à commettre et qui, longtemps, sembla pourtant vouer ses filles, pour toujours, à des œuvres moins graves ou plus frivoles. Notre siècle a vu vos sœurs se dresser pour réclamer le droit de participer notamment aux tâches austères de l'érudition et de la recherche scientifique. Parmi elles, Mademoiselle, vous avez su, dans le domaine qui est le nôtre, vous imposer comme l'égal des meilleurs ouvriers de la philologie française. Les hautes écoles où vous avez appris un métier que l'on veut bien dire délicat, ont brillamment consacré vos mérites. Le monde savant a reconnu votre autorité. L'Uni-

versité vous a appelée, voici bientôt quinze ans, à occuper une de ces chaires de faculté où la toge, encore réservée à la lourde dignité des professeurs, semblait ne vouloir jamais rien céder aux armes et aux charmes de la robe féminine. Aujourd'hui, la maîtrise dont vous avez fait preuve dans l'enseignement et la haute qualité qui distingue vos travaux personnels valent à l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises l'avantage d'éprouver, en vous recevant, un orgueil et un respect dont elle vous fait hommage.

Pour grande qu'elle soit, Mademoiselle, ma fierté égale à peine, laissez-moi vous l'avouer, la joie fine que je trouve à me voir chargé de vous offrir, au seuil de notre maison, la main amicale qui doit vous conduire symboliquement au siège où vous avez été élue.

Notre compagnie, en m'envoyant à votre rencontre, a songé surtout, ce me semble, à vous déléguer, avec sa bienvenue, celui de ses membres qui, par la nature de ses propres travaux, lui paraissait davantage autorisé à faire l'éloge des vôtres. Je ne sais si son choix était en cela suffisamment justifié, mais je crois devoir reconnaître, en cet instant, qu'en acceptant d'emblée une tâche si flatteuse, j'étais mû d'abord par l'amitié déjà longue et toujours si fraîche qui nous lie, malgré les ans et l'espace, depuis le temps heureux de nos études en Sorbonne, et par le souvenir surtout, Mademoiselle, de la prévenance charmante que vous eûtes autrefois d'accueillir, de guider et d'introduire auprès des maîtres illustres de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes de Paris, un petit jeune homme inconnu, hésitant et timide, à peine arrivé de sa province, mais qui vous apportait un peu de l'air de cette Meuse liégeoise dont vous ne parlez sans doute pas souvent, mais dont la douceur perdue vous est restée précieuse.

C'était en janvier 1925. Depuis plus de dix ans déjà vous aviez quitté Liège, Liège qui vous avait vue venir au monde dans une vieille maison du Pont d'Avroy d'où l'on avait regardé l'heure de votre naissance au clocher de la Cathédrale Saint-Paul. D'ascendance purement wallonne — votre ancêtre paternel était meunier à Argenteau et votre mère

était du Hainaut — vous gardiez en vous le souvenir du bon patois de chez nous, tel que vous l'aviez entendu dans les rues grouillantes de la cité et sur les bords de l'Amblève, entre Aywaille et Comblain, au cours de vacances qui vous laissaient bavarder avec les carriers de l'endroit, conduire les chèvres au pied du Château des Quatre Fils Aymon ou plonger candidement dans les eaux claires de la rivière. Après avoir fait vos études primaires et moyennes dans les écoles de la Ville de Liège, vous aviez conquis le diplôme de régente à l'Ecole Normale de l'Etat de Fragnée. En 1914, surprise par la guerre pendant un séjour en Hollande, vous aviez bientôt gagné l'Angleterre où vous deviez rester sept ans... et où vous seriez sans doute encore s'il n'avait fallu compter avec votre humeur vagabonde ou, plutôt, avec la révélation que vous eûtes là-bas de votre vrai destin.

Peut-être convient-il d'imputer à ce long séjour que vous fîtes au bord de la Tamise la discrétion si peu liégeoise qui, pendant tant d'années, vous a retenue d'évoquer en ma présence les couleurs si douces de ce qu'on pourrait appeler votre bonheur anglais. Car il n'y a pas longtemps, convenez-en, que vous m'avez confié vos souvenirs du temps où vous viviez chez Mrs Holman Hunt, la veuve du célèbre peintre préraphaélite dont les cendres reposent dans la crypte de Saint-Paul. Mrs Holman Hunt habitait, dans Melbury Road, cette rue tranquille et luxueuse qui borde Holland Park, une maison qui était un vrai musée et où, près du *Birthday Present*, vous pouviez admirer la célèbre *Lady of Shalott* en répétant les vers de Tennyson *The mirror cracked from side to side*. Ainsi baignée dans une ambiance de somptueux confort et de raffinement esthétique, la petite Liégeoise que vous étiez encore un peu apprit l'anglais en lisant Tennyson dans l'exemplaire original offert par le poète à Mrs Holman Hunt et en s'initiant au lyrisme de Keats. La petite Liégeoise s'en allait souvent — en traversant le parc romantique de Kensington et le riche Hyde Park, non sans avoir salué la gracieuse statue de Peter Pan et le cimetière des chiens — vers la National Gallery, dont elle connut bientôt tous les détours et tous les trésors. Elle obtint un jour, grâce à son

hôtesse, d'être admise aux cours du plus beau collège de l'Université de Londres, Bedford College for Women. Une ancienne élève du maître français Paul Meyer, Miss Johnson, expliquait aux jeunes filles de Bedford College le texte de la *Chanson de Roland*. Ce fut là, je pense, Mademoiselle, le point de départ d'une vocation de médiéviste qui devait dorénavant orienter toute votre existence.

S'ils vous retinrent d'abord dans un milieu que jamais vous n'avez oublié, le romantisme aristocratique du Londres où vous viviez et la révélation soudaine de nos vieux chefs-d'œuvre français devaient, en vous inspirant l'amour du moyen âge, vous décider un jour à regagner le continent et à vous fixer à Paris.

Sans doute fûtes-vous la plus heureuse des jeunes filles à Bedford College, où l'on vous chargea bientôt d'enseigner le français aux débutantes, ce qui vous permit de prendre logement dans la résidence du collège, au milieu de Regent's Park. Ni le spectacle des canards en bande qui sillonnaient l'étang avant de venir s'endormir au soir sur la pelouse étalée devant vos fenêtres, ni les nuits d'été passées en plein air sur les terrasses couvertes, ni les soirées d'hiver autour du feu ouvert qui vous incitait à la rêverie, ni les leçons magistrales de Prior, de Brandin et de Rudler, ni plus tard la gentillesse de vos élèves de New Mills et de Bradford ne purent étouffer en vous la tentation d'abandonner tant de sécurité et tant de quiétude pour venir à Paris, à Paris qui vous appelait impérieusement avec la séduction de sa vie artistique, la richesse de ses bibliothèques et l'enseignement prestigieux de ses grands maîtres, qu'ils s'appelassent Antoine Thomas, Alfred Jeanroy, Joseph Bédier, Mario Roques ou Edmond Faral.

C'est dans ce fiévreux Paris d'entre-deux-guerres, au seuil de l'Ecole des Hautes Etudes que vous reçûtes, Mademoiselle, avec une avenante simplicité, celui qui, bien mal, s'efforce aujourd'hui de vous rendre la politesse.

Vous ne m'en voudrez point, n'est-ce pas, si j'ose, en nos difficultés présentes, évoquer ces jours bénis d'autrefois. *Nessun maggior dolore...* sans doute. Mais comment, Made-

moiselle, ne pas saluer, au moment de vous accueillir dans notre compagnie, cette Université de Paris où la plupart de nos philologues sont allés parfaire leur formation ? Comment, personnellement, en vous retrouvant ici, pourrais-je ne point dire notre commune gratitude pour l'École à laquelle nous devons le meilleur de notre savoir et où nous avons lié l'un et l'autre, en ce temps-là, des amitiés fidèles qui rayonnent sur toute notre vie ?

Etrange et noble école où se rencontrent des élèves de toutes les nationalités et de tous les âges, et où les travaux — car il n'y a point de leçons — résultent de la collaboration permanente de chaque directeur d'études avec des disciples qui parfois viennent au cours depuis dix ou vingt ans. Évoquerai-je ces cours Thomas, Jeanroy ou Roques où vous avez fréquenté si longtemps et où se rencontraient, à l'époque, un Arthur Långfors, découvreur inlassable d'anciens textes français et ministre plénipotentiaire de Finlande à Paris, — notre vaillante amie Eugénie Droz, qui, sans trahir le XV^e siècle de son cœur, fondait alors une maison d'édition dont le renom n'est plus à faire —, l'excellent Herbert K. Stone, penché religieusement sur les vers de Thibaud de Marly et qui ne regagna son Amérique natale qu'après épuisement complet de son pécule —, le pauvre et fervent Lozinski enfin, qui y fut fidèlement durant les vingt ans de son exil et jusqu'à sa mort lamentable ?

J'ose à peine, Mademoiselle, laisser sourdre du fond de ma mémoire tant de chers souvenirs qui sont sans doute parmi les plus précieux de notre vie d'étudiants, mais qui réveilleraient en vous, je le sais trop, la vivace et douloureuse nostalgie d'un Quartier Latin auquel revient toujours la première place dans vos prédilections et dont l'appel secret ne cesse de vous hanter après trois lustres d'enseignement à l'Université de Bruxelles.

Vous me pardonnerez, il le faut, d'avoir ainsi soulevé, furtivement mais d'une main pieuse, le voile où dort à peine un passé qui a votre dévotion et qui a laissé en vous — dans votre esprit, dans vos goûts, dans vos façons, dans vos

conceptions de la vie et de la science — le signe délicat d'une distinction discrète et pleine de grâce.

Votre modestie ne peut aujourd'hui, Mademoiselle, m'empêcher de célébrer la qualité de vos travaux et les vertus du métier philologique auquel vous vous êtes consacrée avec tant de passion et de succès.

Si rien de ce qui touche à notre discipline ne vous trouve indifférente, vous êtes avant tout éditrice d'anciens textes français. Déchiffrer les vieilles écritures sur des parchemins effacés ou ternis, relever les variantes menues et innombrables des diverses copies, interpréter chaque mot et s'efforcer de saisir la leçon la plus fidèle à la version première, établir la vraie valeur d'une image ou d'un symbole, pénétrer la « matière » et le « sens », la langue et le style, tout savoir... et se demander si l'on sait rien, vivre ainsi pendant des mois et des mois à scruter les détours d'un texte souvent altéré ou mutilé : on n'a pas assez dit, que je sache, la grandeur et les servitudes de la tâche, obscure autant qu'essentielle, de l'éditeur savant qui, sans se soucier de briller, se met ainsi patiemment, silencieusement, humblement au service d'un écrivain d'autrefois pour rendre vie et couleurs à son œuvre et la présenter décentement au public érudit de nos jours; on n'a pas assez dit ses perplexités, ses doutes, ses inquiétudes et ses scrupules, la lenteur morne de ses enquêtes interminables et la déception de ses hypothèses fourvoyées; on n'a pas assez dit ce que son travail exige de minutie, de sens critique, de savoir, de curiosité et de finesse, de ténacité et d'abnégation; on n'a pas assez dit non plus — et ceci, ma foi, le paie de tout cela — la joie pure des petites découvertes qui jalonnent son rude chemin, la satisfaction du contact direct avec une réalité littéraire qu'il est souvent le premier à découvrir et à ranimer, la fierté qu'il éprouve enfin du travail honnêtement élaboré et le sentiment, qui lui est permis, d'avoir vraiment apporté une contribution utile à l'œuvre collective. Car rien ne peut se faire de solide ou de précis, pour l'histoire des littératures et des langues, sans textes bien établis. Chacun le sait, mais on y pense peu et on ne le dit guère. Il n'y a dans le labeur de l'éditeur rien

de spectaculaire, rien de brillant. Il s'agit d'un travail difficile et obscur dont le seul avantage est de donner, s'il est bien fait, des œuvres qui ont chance de durer sinon d'éblouir. Les plus illustres de nos maîtres n'ont pas manqué de se soumettre à cette discipline sévère et l'on est en droit de dire que cette partie de leur héritage restera sans doute la plus robuste et la plus utile.

Fidèle à ces grands exemples et parfaitement préparée à la tâche qu'ils vous assignaient, vous avez d'abord publié dans la *Revue des Langues Romanes* une *Vie de St Eleuthère* jusqu'alors inédite.

Après vous être fait ainsi la main, vous avez entrepris de constituer le corpus général des recueils anonymes de fables françaises antérieurs à la Renaissance, ces *Isopets*, dont les deux premiers volumes ont paru en 1929 et en 1930 dans la plus fermée et la plus célèbre des collections savantes, celle de la Société des Anciens Textes Français. On trouve dans cet ouvrage, après le *Romulus* en vers latins d'Alexandre Neckam, les deux recueils français de Paris et de Chartres dont il a fourni le modèle à la fin du XIII^e siècle ou au début du XIV^e, puis, avec une édition nouvelle du *Romulus* en vers latins de Gautier l'Anglais, les trois adaptations qui en dérivent : le savoureux *Isopet de Lyon*, composé au XIII^e siècle par un poète de la Franche-Comté pratiquant la langue la plus régionaliste; l'*Isopet-Avionnet de Paris*, dont un remanieur fit offrande à Jeanne de Bourgogne, femme de Philippe VI; et un court *Isopet en prose* dérimé du précédent. Petits poèmes traduits du latin avec gaucherie mais non sans une simplicité parfois charmante, ces fables du moyen âge, écrites pour les laïcs ignorant le latin ou pour les enfants à endoctriner, reprennent, avec les sujets éternels de l'apologue, une tradition inaugurée au XII^e siècle par Marie de France et la poursuivent gentiment, comme si le genre, las du vêtement latin que continuait de lui endosser l'école, présentait en son humilité le jour encore lointain où le génie de La Fontaine lui assurerait une gloire combien haute.

Je ne sais, Mademoiselle, le nombre d'années que vous avez dû consacrer à ce travail dont l'impression ne s'achèvera

qu'avec un troisième volume encore à paraître, mais, depuis longtemps déjà, cette œuvre terminée, vous vous penchez attentivement sur une autre édition que tout le monde attend avec impatience, celle des œuvres complètes de Rutebeuf.

Il vous est bien arrivé d'abandonner pendant quelques jours cette belle entreprise de longue haleine, tantôt pour publier, avec un soin parfait, dans la *Revue Belge de Philologie et d'Histoire*, trois poèmes moraux inconnus tirés du manuscrit 9411-9426 de la Bibliothèque Royale, tantôt pour donner à la Collection Nationale de l'Office de Publicité un excellent essai sur *Jean Froissart, chroniqueur, romancier et poète*, puis un élégant volume sur *Les Mémoires de Philippe de Commines*, mais vos recherches et vos pensées ont surtout porté, en ces dernières années, sur l'œuvre et sur la personnalité de l'émouvant et pitoyable poète dont les bourdes gauloises, les ingénues lamentations et les invectives furieuses dominent toute la littérature française du XIII^e siècle, encore férue pourtant, ô *Roman de la Rose*, des belles images guindées et des allégories prétentieuses mises à la mode par la renaissance courtoise qui avait ébloui et grisé la France, puis tout l'Occident entre 1150 et 1200.

Dans l'œuvre de Rutebeuf, c'est encore Paris que vous avez eu la joie de retrouver, ce Paris du moyen âge qui se survit en tant d'émouvants souvenirs dont se parent la Cité et la Montagne Sainte-Geneviève, ce Paris des écoles fameuses et de l'Université naissante dont rêve malgré lui tout médiéviste qui flâne par les rues tortueuses de la rive gauche, ce Paris des grandes passions, des grandes querelles et des grands mouvements d'idées qui agitèrent tout le monde occidental au cours du XIII^e siècle, ce Paris d'autrefois sans lequel le Paris de nos jours ne serait sans doute qu'une grande ville comme il y en a tant d'autres.

Déjà, naguère, avec Edmond Faral, vous avez donné à l'Académie des Inscriptions et des Belles Lettres, pour les historiens, une édition des poèmes de Rutebeuf concernant la Croisade et ce nous fut tout plaisir et tout profit de relire dans un texte définitif les plaintes fameuses de Monseigneur Geofroi de Sergines, du Comte Eudes de Nevers,

du Roi de Navarre ou du Comte de Poitiers, qui sont comme une chronique passionnée des conflits d'idées et d'intérêts qui divisaient l'opinion parisienne entre 1255 et 1280.

Le soin que vous avez mis à présenter ces textes difficiles est garant de la perfection avec laquelle vous faites la toilette de tant d'œuvres diverses où s'est traduit le curieux génie d'un poète qui fut tour à tour le pieux rimeur de la vie édifiante de sainte Elisabeth, le dramaturge de l'émouvant *Miracle de Théophile*, le leste conteur de facéties aussi grosses que *Charlot le Juif* ou *Frère Denise*, le polémiste ardent dressé farouchement pour combattre les ordres mendiants ou pour défendre Guillaume de Saint-Amour et, surtout, le pauvre homme, miséreux et désemparé, disant avec des mots simples et vrais, la détresse des jours noirs dont il payait sa folle insouciance, sa paresse incurable, de trop fréquents passages dans les tavernes, les joies éphémères d'un mariage malheureux et tant d'amitiés trop faciles.

Que ne vous devra-t-il pas, celui qui, longtemps avant Paul Verlaine et longtemps même avant François Villon, a su rimer avec une feinte désinvolture le refrain de ses désespoirs et l'antienne de ses amertumes ?

*Je ne dors que le premier somme.
De mes biens je ne sais la somme :
Je n'en ai point...
Tout comme l'oiseau sur la branche,
L'été, je chante !
L'hiver, je pleure et me lamente
Et me flétris, comme la plante
Au premier gel...
Je crois que Dieu le débonnaire
M'aime de loin.
Il me le montre en ce besoin !
Je suis où l'on plante le coin :
Dieu m'y a mis
Pour la joie de mes ennemis
Et le chagrin de mes amis...
Mais un deuil ne peut seul venir :*

*Cela devait bien m'avenir
 Et m'est venu...
 Que sont mes amis devenus .
 Que j'avais en mon cœur tenus
 Et tant aimés... ?
 Plus aucun n'est à mes côtés.
 Le vent, je crois, les a ôtés :
 L'amour est morte.
 C'étaient amis que vent emporte
 Et il ventait devant ma porte...
 Les emporta.*

Quel gré ne vous saurions-nous pas, Mademoiselle, de préparer pour nous le livre dans lequel nous relirons, présentés comme il se doit, ces vers douloureusement légers où le pauvre jongleur mêlant le rire aux larmes a ainsi semé la fleur grise de ses soucis, de ses émois de ses doutes et de ses souffrances ?

Si vous vous êtes attachée à la résurrection des œuvres poétiques anciennes où vous aimez à retrouver l'âme sensible de la douce France éternelle, si vous avez donné et donnez encore le plus clair de votre temps et de votre savoir au sûr et lent métier philologique, votre volonté de servir la littérature ne s'est d'ailleurs pas bornée à ces entreprises de pure érudition.

Votre *Rutebeuf* témoignera, après les *Isopets*, de votre gratitude à l'égard de la France.

Les autres pays étrangers où vous avez vécu savent aussi votre reconnaissance. En 1932, vous avez prouvé votre sollicitude pour la Hollande en traduisant en français le livre célèbre de notre regretté collègue Huizinga de l'Université de Leyde, sur *Le Déclin du Moyen Age*.

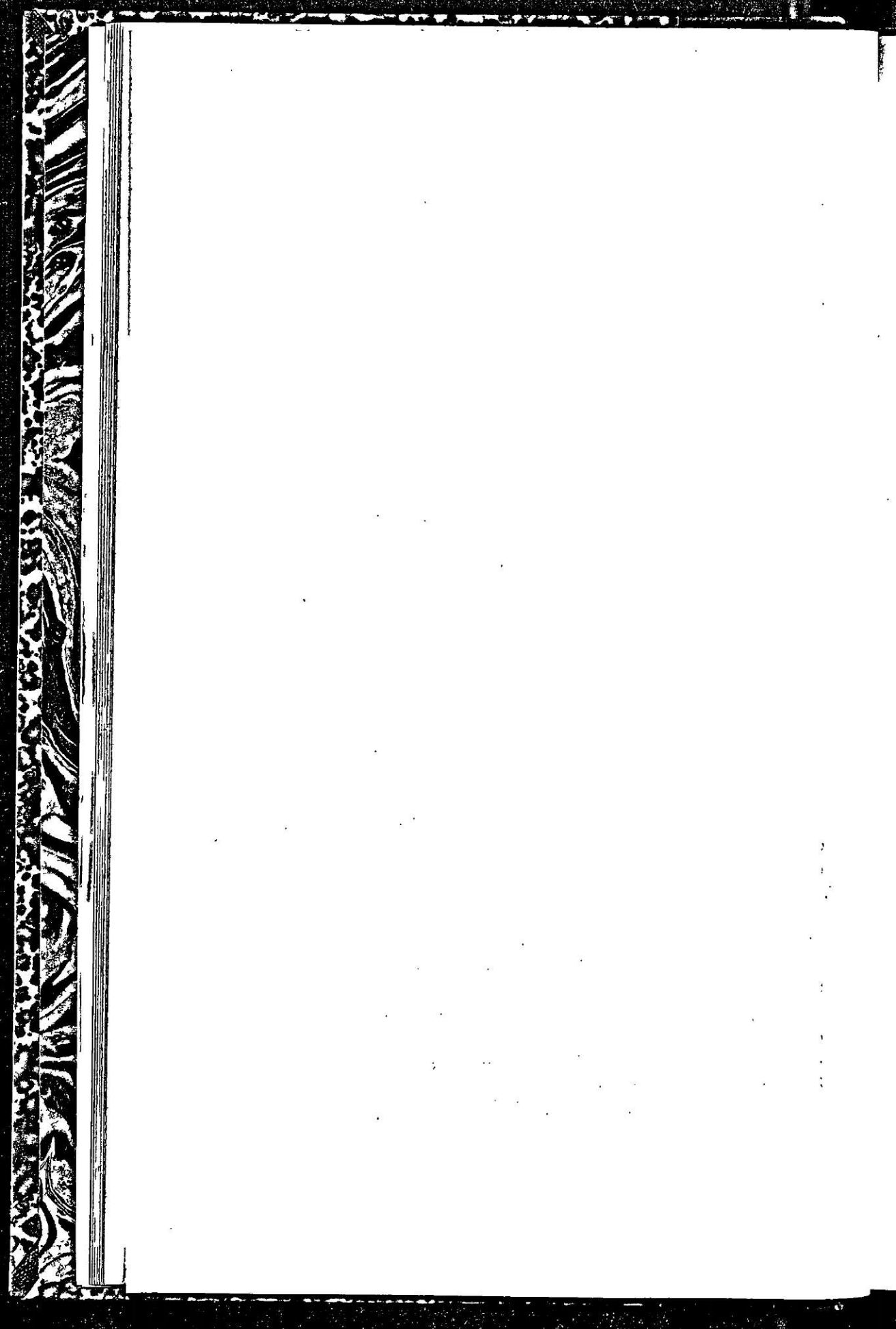
A la Grande-Bretagne, en souvenir de votre séjour dans ses collèges, vous avez rendu le service peu connu et combien appréciable d'introduire sur le continent le plus cultivé et le plus subtil de ses écrivains contemporains, l'illustre Aldous Huxley. Elle est épuisée depuis bien longtemps déjà, l'édition originale de la première traduction française de son

premier roman, ce *Chrome Yellow* que vous révéliez au public français en 1928, sous le titre *Jaune de Chrome* et dont Edmond Jaloux voulut bien dire qu'il fait penser à un joli roman français où l'on croirait entendre à tout moment les échos poétiques et romanesques d'une comédie anglaise du XVI^e. Huxley, à cette époque, n'était guère connu en France, si ce n'est par les lignes que lui avait accordées André Maurois dans ses *Etudes anglaises*. Sa réputation, depuis lors, a fait quelque chemin et vous vous y êtes employée à nouveau, en 1938, en traduisant *Those Barren Leaves*, sous le titre *Marina di Vezza*, avec un art qui vous valut le Prix Langlois de l'Académie Française. C'était votre façon à vous, Mademoiselle, et combien délicate, de dire merci à la civilisation anglaise pour les joies rares qu'elle avait offertes à votre jeunesse d'exilée et pour la part qu'elle avait prise dans votre formation. C'était en même temps, faut-il le dire, servir au mieux cet échange des sentiments et des idées entre nations voisines qui apparaît maintenant comme chose indispensable à la paix.

En mettant en lumière — avec une maladresse que votre bonté excusera — la qualité et l'intérêt des ouvrages divers que la philologie et la littérature doivent à votre travail et à votre talent, j'ai voulu surtout, Mademoiselle, vous expliquer la fierté légitime qu'éprouve notre compagnie au moment de vous accueillir.

Vous ne m'en voudrez pas, je l'espère, pour ce pauvre compliment où n'a pu s'exprimer toute l'émotion que ressent en ce jour l'ami de si longtemps déjà à qui les usages font un devoir de se dissimuler ici sous les traits académiques du médiéviste en mission officielle.

Vous ne m'en voudrez pas non plus, n'est-ce pas, si je vous dis en *a parte* la joie qui chante dans le cœur du petit Liégeois de 1925 au moment de saluer dans l'éminente philologue à qui il présente les hommages de l'Académie, une Liégeoise qui a sans doute quitté sa ville natale depuis bien longtemps, mais qui, loin de Liège, en Hollande, en Angleterre, à Paris et à Bruxelles, a fait si grand honneur à notre vieille cité mosane.



Discours de Mademoiselle Julia Bastin

Madame, Messieurs, mon cher Confrère,

Sainte-Beuve nous a plaisamment conté comment les membres d'une petite coterie, formée au début du dix-septième siècle pour la culture de la langue française, accueillirent la nouvelle que le grand Armand voulait les adopter et en faire des académiciens. Cette offre insigne « effraya d'abord ces honnêtes gens, amateurs sincères de la vie privée et d'un loisir studieux ». Ils étaient bien tentés de refuser et de décliner un si grand honneur, et il fallut les aider à vaincre leurs scrupules. « On remercia alors M. le Cardinal, en mêlant dans la réponse l'étonnement et la reconnaissance ». En évoquant ces premiers académiciens français, je n'aurai pas l'impudence de me comparer à eux ; je ne revendiquerai qu'un seul point de ressemblance : c'est le trouble où me jeta l'honneur imprévisible dont vous m'avez investie. Un si haut témoignage d'estime m'effaroucha d'abord, loin de me griser, et c'est à peine si je reprends assez d'assurance pour vous remercier de m'avoir appelée en votre docte compagnie. Mais une voix bienfaisante ne vient-elle pas, en me souhaitant la bienvenue, de m'apporter ce que le quatorzième siècle appelait le « Confort d'Ami », et n'ai-je pas lieu de goûter pleinement l'agréable et inaccoutumée sensation de me voir si belle, fût-ce selon les lois de la perspective oratoire ?

On conviendra que la Philologie qui, d'un signe, fait tourner sur leurs gonds les lourdes portes des Académies, est une bien grande dame. On s'en doutait d'ailleurs un peu depuis qu'au cinquième siècle, le poète Martianus Capella lui avait fait épouser Mercure, et avait disposé aux fêtes de l'hymen le chœur entier des Muses. On s'en doutait davantage encore depuis qu'Ernest Renan, découvrant une discipline à laquelle il consacrerait son génie, l'avait nommée « la science exacte des choses de l'esprit ». On comprend que la Philologie, ainsi exaltée, représente l'union de l'érudition et de la pensée. Or, la voie où s'engage l'éditeur de textes anciens, est peut-être celle où il sera davantage soumis aux servitudes de la technique et où il lui sera le plus malaisé de ne point laisser les vues générales se perdre dans l'abondance même de l'érudition. Présenter un texte qui ait cette vertu première d'être intelligible, nécessite un labeur savant et indispensable, mais dont l'aridité serait rebutante, s'il n'était vivifié par la pensée synthétique qui insère ce texte dans la double chaîne de la tradition et de l'analogie. Certes, il y a eu de tout temps des érudits qui n'ont rien vu au delà du document qu'ils interprétaient. Pour eux, on n'a pas eu assez de sarcasmes. Lessing ne les a-t-il point visés dans sa fable de la Poule aveugle qui gratte la terre avec acharnement, tandis qu'une poule clairvoyante et qui ménage ses pattes, la suit et profite de son travail ? Mais la cécité n'est pas le fort des grands maîtres ; elle ne fut jamais le vôtre non plus, mon cher Confrère, et vous nous avez fait don de travaux parfaits où l'érudition sûre se trouve en quelque sorte équilibrée et asservie.

En ma qualité de récipiendaire, j'ai l'honneur, Messieurs, de rappeler à vos regrets l'œuvre et la personne du philologue Jules Feller. Je connais le prix qu'il convient d'attacher au discours de réception, ornement nécessaire, honorable décoration d'une Académie. Aussi aurais-je aimé vous adresser un de ces discours comme vous avez accoutumé d'en entendre ici-même, ou encore une de ces admirables harangues comme surent en prononcer en France les Charles Perrault et les Fléchier, et qui, créant un genre littéraire nou-

veau, firent dire à l'époque, sans l'ombre de raillerie, que si la Grèce avait ses jeux olympiques et l'Espagne ses courses de taureaux, la société française avait les séances académiques. Toutefois, manquant absolument d'élocution et de faconde, et ayant à faire l'éloge d'un savant austère et modeste, je pense que vous n'attendez pas que je donne dans le sublime, et que vous souffrirez que je me tienne sur une surface plus unie et à des niveaux plus calmes. La difficulté restera entière de parler du savant avec autorité, avec conscience et plénitude.

Jules Feller a consacré sa vie au mouvement littéraire et scientifique wallon. Il est, après Charles Grandgagnage et avec Maurice Wilmotte, un initiateur de la philologie wallonne; il en est, avec Jean Haust, la personnification.

Il naquit à Roubaix, le 4 novembre 1859, de parents ardennais : le père était né à Etalle et la mère, Marie Ysaye, à Laroche. Le milieu était des plus modestes. Mais Feller n'était pas de ceux qui ensevelissent leurs humbles origines, et il est bien touchant que, dans les derniers mois de sa vie, il ait pensé à son successeur inconnu, et ait évoqué son enfance en vue du *dies academicus*. Le père mérite qu'on s'arrête à le considérer. A l'âge de quatorze ans, il s'était enfui à Paris sans argent et sans savoir. Il y avait appris plusieurs métiers, avait été bonapartiste à la mode populaire et par admiration pour le premier Napoléon, puis s'était, en 48, trouvé aux barricades. Quand il revint, il avait dans sa malle une Histoire des quatre fils Aymon et une vie héroïque de Bertrand Du Guesclin. Il se maria et se fixa à Etalles où il exerça le métier de cordonnier. Il achetait son cuir en gros à Habay et, pour le convoier, il avait une charrette conduite par un grand chien. Cette charrette et ce chien, c'était sa poésie, sa joie et son orgueil. Mais un soir qu'il s'attardait dans un cabaret de la route, on lui vola son cuir. Alors, de dégoût, il s'enfuit. Pendant un mois, la famille fut sans nouvelles de lui. De quoi vivait-on pendant ce temps ? Marie s'était improvisée boutiquière ambulante : n'avait-on pas la charrette et le chien ? La pacotille contenait toutes sortes de colifichets, des foulards aux couleurs criardes, des mouchoirs

de poche de coton rouge où était imprimé en grand, dans un cercle noir, le portrait de Garibaldi, de la toile et, pour les ouvriers, des culottes de cet épais coutil mastic qu'on appelait « fwart diâle ». On allait vers le nord, à Rulles, Marbehan, Habay, Léglise. Marie savait pénétrer dans les fermes, étaler sa mercerie, éveiller les convoitises. Elle bavardait, elle vendait. Francs et gros sous alourdisaient ses deux grandes poches. L'enfant ne regrettait pas l'école, ni la bible de Royaumont où il avait appris à lire; les bois, les champs, les costumes, les conversations en patois : tout l'enchantait. Au bout d'un mois se produisit ce qu'on appelle en termes de folklore « le retour merveilleux du mari ». Il avait acheté à Laroche, pour cent cinquante francs, une maison délabrée qu'il remettrait à neuf et où il reprendrait son métier. On déménage donc, on charge tout le mobilier dans une immense charrette, les matelas au-dessus, et les enfants juchés sur les matelas, tout au sommet. C'est de ce belvédère que Feller considéra l'Ardenne. Il ne l'oubliera plus, car, en ces vacances imprévues, il avait découvert le principe de sa vocation : la Wallonie et ses parlers.

D'ailleurs, depuis la Restauration, les patois s'étaient relevés de la tourmente jacobine et avaient repris leur place parmi les traditions vénérables. Au milieu du siècle s'épanouissait en France la Renaissance provençale, tandis que notre wallon reprenait du nerf et des poumons jeunes dans un renouveau qui n'était pas sans ressemblance avec le Félibrige. Né en 1859, Feller est l'exact contemporain de la *Mireille* de Mistral et de l'élégie Wallonne *Lèyîz-m' plorer*. A l'âge de vingt ans, il lui arriva de trouver dans un grenier un tome dépareillé du *Dictionnaire étymologique* de Grandgagnage. Il lut, la sympathie joua, l'unisson s'établit. Cet événement intime que constitue l'éveil d'une vocation par un livre, sans être banal, n'est pas isolé. On se rappelle que Malebranche, âgé de vingt-six ans, ayant trouvé chez un libraire de la rue Saint-Jacques le *Traité de l'Homme* de Descartes, abandonna toute autre étude, si bien qu'au bout de dix années de cartésianisme, il avait composé le livre

de la *Recherche de la Vérité*. Ce que Feller découvrit dans le Dictionnaire de Grandgagnage, c'est que ses chers patois wallons pouvaient devenir objets de science. Mais longtemps encore cet amour demeura platonique. Le jeune homme faisait ses humanités anciennes au collège de Verviers, puis fréquentait à Liège l'Ecole normale des Humanités. A vingt-sept ans, il débutait dans sa brillante carrière de professeur de rhétorique à l'Athénée de Verviers. Ce fut l'époque de la prise de conscience. Face à face avec lui-même, il décida de se consacrer, en dehors des heures d'enseignement, à la Dialectologie wallonne. Toutefois, loin d'une université, il ne trouva pas auprès de lui le guide qui discipline et sanctifie les initiations. Il entra seul dans la philologie romane. Disons-nous avec Fontenelle que la plupart de ceux qui ont excellé dans quelque genre n'y ont point eu de maître ? Ce serait oublier que Feller, par ses études classiques et sa formation d'humaniste, avait assuré sur les plus fortes assises les fondements de sa science philologique.

Son œuvre est immense et multiple et, au moment de la décrire, le biographe se sent embarrassé et coupable. Tout nommer serait transformer cet éloge en une table des matières. Faire un choix sera consentir des sacrifices importants et dénaturer, en le rétrécissant, un ensemble qui dans toutes ses parties, reste à peu près égal à lui-même.

Parce que Feller eut le culte des choses populaires et traditionnelles, il fut folkloriste et dialectologue, toponymiste et anthroponymiste. Parce que le modernisme retentit en lui, il fut critique d'art et critique littéraire. Parce que sa générosité gratuite trouva un rôle à jouer dans un apostolat pédagogique, il n'est pas une des sciences qu'il a cultivées dont il n'ait tenu à décrire les buts et les méthodes.

S'il y a du moine en Jules Feller — et en tout philologue il y a du moine —, il n'y a pas en lui de chanoine, vivant en épicurien de l'érudition sur sa prébende intellectuelle, et faisant, par étapes régulières, paraître un gros livre qui résume ses méditations. Son œuvre variée a été en grande partie dirigée par les diverses activités pratiques auxquelles

il se consacra. Il enseigna l'histoire de la littérature wallonne à l'Université de Liège. Plusieurs sociétés savantes l'appelèrent à elles : enseignement et organismes scientifiques furent des centres par rapport auxquels ses études s'ordonnèrent. Mais l'impératif des besognes périodiques, et peut-être aussi une certaine ubiquité de son esprit chercheur, l'amènèrent à produire une œuvre parcellaire, faite d'articles, de rapports, de comptes rendus, plus que de livres, encore que ceux-ci ne fassent pas défaut, et que l'ensemble soit d'une multiplicité homogène.

C'est avant la quarantaine que Feller entra à la *Société de Littérature wallonne* et à la *Société verviétoise d'Archéologie et d'Histoire* auxquelles il consacra la plénitude de ses forces. Il fut, dans la première, l'un des initiateurs de la création du *Dictionnaire wallon* qui devait être le conservatoire des parlets de la Belgique romane. Tâche grandiose. D'immenses dépouillements et enquêtes n'étaient que préliminaires au travail philologique proprement dit : recherches lexicologiques et étymologiques, et rédaction du *Traité de la formation de la langue wallonne* qui devait servir de préface. Feller préluda aux travaux du *Dictionnaire* en inventant une orthographe capable de noter les nuances de prononciation des différents idiomes wallons. Le système Feller, à la fois savant et pratique, fut adopté dès 1900. Non sans escarmouches toutefois, car c'est une question épineuse que de noter par une orthographe unique des idiomes différents et jaloux. Roumanille, lui aussi, fut déchiré à dents serrées lorsque, dans l'*Armana provençau*, il fit cadeau d'une orthographe au provençal régénéré. Mais la question était capitale parce que, doter une littérature patoisante d'une orthographe, c'est lui permettre de faire figure devant le monde lettré.

Comme tâche préliminaire au *Dictionnaire Wallon*, Feller débuta dans des études de délimitation linguistique. Dès 1896, il posa la question « Le gaumais est-il du wallon ? », et la développa en un mémoire qui exposait comparative-ment la phonétique du gaumais et celle du wallon, démontrait le caractère lorrain du gaumais et essayait de tracer la limite entre wallon et lorrain du côté sud. C'était le com-

mencement de l'analyse phonétique des dialectes, en vue du *Dictionnaire*.

En 1904, Feller et quelques collaborateurs publièrent, à titre d'échantillon, le *Projet du Dictionnaire*, qui étudiait des vocables de difficulté particulière. En 1906 était lancé le *Bulletin du Dictionnaire*, périodique qui devait servir de lien avec les travailleurs éloignés. Quant au *Dictionnaire*, une cruelle disgrâce empêcha sa parution, et nous sommes, à cet égard, bien en retard sur la Suisse qui a son *Glossaire des parlers de la Suisse romande*, et sur la France du Midi à qui Mistral fit don du *Tresor dou Felibrige*. Tout en le déplorant, ne considérons cependant pas l'entreprise comme un échec total, car elle a nécessité des travaux d'approche et des synthèses organisatrices qui ont permis à l'École belge de dialectologie de devenir une des plus brillantes du domaine roman.

Dans le *Bulletin du Dictionnaire*, Feller a fait paraître des monographies qui le classent parmi les plus grands étymologistes et lexicographes. Voici un glossaire technologique, *La Saboterie au pays wallon*; voici un mot du parler belge, *aubette*; voici *estaminet*, sporadique et tard venu qui a réussi à se faufiler dans le *Dictionnaire de l'Académie*. Parfois, il est arrivé à Feller de lever des lièvres qui continuent à courir : le plus retors est le préfixe préjoratif *ca-* (français cabosser), très prolifique dans nos régions, appartenant à des mots populaires sans passé connu, et que les plus grands philologues ne sont pas encore parvenus à traquer dans son gîte.

C'est encore dans le *Bulletin du Dictionnaire*, en 1907, que Feller traita pour la première fois la question : « Comment faut-il faire la toponymie d'une commune ? », esquisse provisoire reprise vingt ans plus tard sous le titre *Méthode de la Toponymie*. Il avait été amené à cette branche difficile de la linguistique par la *Société de Littérature wallonne* qui, depuis sa fondation, avait encouragé la publication de toponymies locales, c'est-à-dire le relevé des lieux-dits d'une commune. Dès son entrée dans la Société, il rédigea les rapports critiques de ces travaux. Lui-même en fournit de nombreux

modèles, dont le dernier en date est sa grande *Toponymie de la commune de Jalhay*, parue quatre années seulement avant sa mort. Mais Feller s'intéressait surtout aux problèmes historiques et particulièrement aux problèmes de peuplements ethniques que la toponymie peut aider à résoudre. S'adressant à des groupes de toponymes comme les noms de lieux en *-ster* ou le suffixe toponymique *-ban*, il vit dans les premiers les témoignages de défrichements tardifs commencés au XI^e siècle, et dans les seconds la preuve d'une colonisation ancienne de la Semois par les Celtes. Il s'attacha aussi à retrouver les noms de lieux créés autour du mot *osier*, dont il avait d'abord fixé l'étymologie. Quand il mourut, il laissait une étude inachevée sur quelques suffixes hydronymiques; il y avait choisi entre autres le suffixe *-ara* qui est prélatin et se rattache à la racine *-ar*, elle-même pré-aryenne. Il a probablement connu de justesse les problèmes vertigineux des bases pré-indo-européennes, c'est-à-dire des débris probables du langage parlé par les hommes de la pierre polie, découvertes sensationnelles qui datent du premier Congrès de Toponymie en 1938.

J'ai voulu me borner à quelques travaux de spécialiste. Mais comment fixer les limites de la spécialité d'un savant aux aptitudes aussi multiples? Il n'est pas particulièrement médiéviste, mais il soulève une polémique sur la langue des auteurs wallons du moyen âge. Il n'est pas particulièrement éditeur de textes, mais il réussit avec virtuosité l'édition de satires wallonnes des dix-septième et dix-huitième siècles. Sa sensibilité artistique lui permet de doter les écrivains patoisants d'un *Traité de versification wallonne basé sur la versification française*, où il dégage la valeur du rythme.

C'est presque un péché de ne point s'arrêter à Feller critique, surtout au moment où il s'adresse à l'école fondée par son grand émule Gilliéron, dans un article intitulé *L'évolution de la géographie linguistique*.

Mais il n'est pas dans mon dessein de nous faire arpenter les landes dans le galop d'une chasse philologique dont vous ne verriez plus l'agrément. Reposons-nous. Et que

le lieu de notre repos soit un théâtre religieux, le *Bethléem verviétois*, où des marionnettes représenteront dans des mansions juxtaposées le grand mystère de la Nativité, tandis que leur impresario — une vieille paysanne — commentera chaque tableautin dans un wallon macaronique entremêlé de français, et que, sous les tréteaux, de jeunes enfants entonneront les grands noëls wallons.

Les marionnettes de Feller n'ont pas la grâce séduisante des Piccoli; je n'ose dire qu'elles sont bien de chez nous. Mais elles sont sacrées, elles sortent du sanctuaire. En Grèce, leurs ancêtres donnèrent des représentations dans le théâtre de Dionysos. Devenues chrétiennes, elles n'encoururent le blâme d'aucun des Pères de l'Eglise. Au quinzième siècle, elles jouèrent dans les villages la pastorale de Bethléem. Tant de vertu trouva enfin sa récompense dans le beau livre que leur consacra Feller, et qui porta leur renommée au delà des frontières, voire au delà de l'Atlantique. Elles eurent leur brillant article du *Gaulois* et furent invitées à Paris et à Saint-Louis.

Cette charmante étude de folklore, que je gardais pour la fin, me ramène par un détour aux tout premiers travaux de Feller, à l'année 1891 où le jeune homme envoyait aux *Bulletins de folklore wallon* des articles sur la flore populaire. Le folklore court d'ailleurs comme une arabesque à travers toute son œuvre. En ses dernières années, le savant considérait encore avec amour les noms romans du colchique d'automne, que venait d'étudier son collègue italien Bertoldi. Colchique, fleur étrange qui fleurit en automne, au rebours des autres plantes, qui ferme le sol à la végétation et qu'on appelle pour cette raison « clef de la terre », fleur en forme de veilleuse tamisant une lumière intérieure, et qu'on nomme veilleuse, veillote, et en wallon *sizerèce*, lampe pour la veillée. Ces heureuses créations de l'esprit populaire ont toujours trouvé en Feller un esprit sympathique qui s'appliquait à les pénétrer. Retenons-les auprès de lui comme des esprits familiers pour les derniers moments de sa vie, à l'heure où nous allons prendre à regret congé de lui. Cet homme, dont nous n'avons pu dire l'affabilité, la bonté, la douceur,

passa sa vie dans l'ascèse du travail. Ayant offert à la raison l'hommage fervent d'une œuvre intègre, sans crainte devant les arcanes de l'au-delà, il s'éteignit, reconnaissant de la réussite de sa vie, dans une attitude de sérénité qui l'apparente aux plus grands sages. « Ainsi tombe une olive mûre, bénissant la terre qui l'a nourrie et rendant grâce à l'arbre qui l'a portée. »

Réception de M. Paul-Henri Spaak

Discours de M. Valère-Gille

Monsieur,

Vous connaissez que le cérémonial de nos réceptions académiques diffère quelque peu de celui adopté par d'autres compagnies. Là-bas, c'est le récipiendaire qui, le premier, prend la parole. Il se lève et, debout, avec humilité, prononce son remerciement. Il énumère, sans conviction d'ailleurs, les raisons que l'on avait de ne pas l'élire. Il paraît assez embarrassé dans sa gloire nouvelle. Sa voix est mal assurée. C'est qu'il est encore sous le coup d'une minute angoissante. En effet, il a été amené sous bonne garde, par de longs couloirs tortueux et obscurs, et, brusquement, lorsqu'il a débouché à la lumière, face à la foule confuse, il a été accueilli par un formidable roulement de tambours qui semblait devoir couvrir pour l'éternité, ses dernières paroles. A ce moment, il a senti sur sa nuque un froid trop précis. Et maintenant il écoute, encore ému, la réponse de celui qui est chargé de le recevoir — je n'ose dire du réceptionnaire.

Celui-ci, resté assez dédaigneusement assis, prononce un discours qui est toujours de bonne compagnie et parfois de l'esprit le plus fin. Il est même assez caustique, et l'on comprend cette réflexion d'un nouvel élu : « Je n'ai jamais aussi bien compris qu'en ce jour l'expression : donnez-vous la peine de vous asseoir. »

Nous avons changé tout cela; nous avons interverti

l'ordre des facteurs. Et c'est pourquoi, reprenant une injonction que vous connaissez bien, récente et cependant déjà historique, et que je prononcerai avec plus d'aménité que vous ne l'avez prononcée, je vous dirai : Moi d'abord !

Moi d'abord, puisque je suis chargé de vous souhaiter la bienvenue et de vous faire accueil parmi nous.

Accueil; voilà un mot que nous connaissons bien. Il nous est particulièrement cher. Savez-vous qu'il est un peu nôtre, et que nous avons participé à sa définition académique ?

C'était en cette fameuse journée où, pour la première fois depuis sa fondation, l'Académie française permettait à des écrivains étrangers de franchir le seuil du Saint des Saints où s'élabore son livre sacré, ce Dictionnaire qui, comme la mer de Paul Valéry — et aussi le couteau de Janot — est toujours recommencé. Elle nous invitait à collaborer à ses travaux. N'était-ce pas la plus courtoise façon d'affirmer l'unité et l'indivisibilité de cette langue française dont notre grand roi avait vanté la « sûreté, la limpidité, la précision » à l'un des dîners de la *Revue des Deux Mondes* ?

Nous étions, il m'en souvient, rassemblés dans l'antichambre avec Messieurs les Académistes. L'heure était venue. Nos hôtes illustres se séparèrent de nous et pénétrèrent, les premiers, dans leur salle des délibérations. La porte se referma sur eux, pour se rouvrir tout aussitôt à deux battants, et un huissier majestueux nous pria d'entrer. Sur leur invitation amicale, nous nous mêlâmes à nos confrères français. C'est ainsi que je revois encore, dans le fond de la salle, Madame Colette, membre effectif de notre Académie et invitée comme tel, ramassée sur elle-même, tremblante et le regard palpitant comme une renarde prise au piège, et se blotissant, toute petite, entre le solide Belle-sort et le toujours jeune amiral Lacaze. Les discours officiels prononcés, nous fûmes conviés au travail du Dictionnaire. Les huissiers nous remirent des feuilles d'épreuve, et le directeur en exercice, Gabriel Hanotaux, nous fit aimablement remarquer que, par un hasard déférent, le Dictionnaire s'était précisément arrêté au mot Accueil ! Nous ne pûmes

nous empêcher de songer que, dans cette illustre Compagnie, tout le monde avait de l'esprit, y compris le Dictionnaire.

Je vous ai conté ce souvenir, Monsieur, pour vous rassurer sur l'usage que nous ferons de ce terme « accueil ». L'Académie française elle-même nous en a enseigné le bon usage. Nous savons les devoirs de civilité qu'il nous impose. N'ayez donc crainte que je reprenne un trait qui illustra jadis le discours d'un écrivain auquel incombait l'honneur de recevoir un député de renom et qui lui disait malicieusement : « Vous venez d'une assemblée où l'on est plutôt élu que choisi... » Je ne vous le dirai pas, parce que ce ne serait ni gracieux, ni aimable, et surtout parce que ce ne serait pas vrai. Vous avez été choisi avant d'être élu, et votre élection n'a été qu'une triomphale homologation. C'en sera une nouvelle, dans un moment, lorsque les applaudissements d'une assemblée de choix ratifieront celui que nous avons fait.

Et cependant, j'ai entendu quelques objections. « Comment ! disait-on, vous élevez à la dignité d'académicien une personnalité certes éminente, dont le talent est vanté jusqu'en la moindre bourgade, dont la réputation a franchi les océans et s'est imposée à toutes les Amériques, mais dont le bagage littéraire pourrait paraître assez léger. »

Voilà bien une objection de catalogueurs de livres ! Les bibliographies officielles, je l'admets, ne mentionnent de vous que deux ouvrages imprimés et deux ouvrages composés de peu de feuillets. Sans doute pour qui vous reçoit et voudrait faire l'éloge de vos œuvres littéraires, votre discrétion ne serait pas sans le mettre dans un certain embarras. Il n'aurait pas comme d'autres panégyristes, la ressource d'allonger son discours en paraphrasant romans, contes, nouvelles, comédies, récits ou tous autres écrits connus et parfois célèbres. Vous n'êtes pas ce que les Académiciens entre eux, et peut-être aussi les députés, appellent un bon sujet. Et si je devais m'en tenir aux deux opuscules que vous avez publiés, mon compliment serait vite à bout de souffle. Il me faudra donc chercher ailleurs des motifs de louanges. Ce ne me sera pas difficile.

Entendons-nous tout d'abord. Est-ce dans les livres qu'il faut chercher le génie de l'orateur ? Je ne le crois pas. Eschine, commentant Démosthène, disait : « Que serait-ce si vous aviez entendu le monstre lui-même ? » Le génie de l'orateur, je le retrouverais plutôt, et tout vibrant encore, avec son sang et ses flammes, avec toutes ses passions, sous les voûtes somptueuses des cathédrales, dans les échos multipliés des places publiques, aux balcons des hôtels de ville d'où l'on proclame la liberté, dans les maisons du peuple, dans les clubs politiques, dans le prétoire ou dans le Parlement. Voilà les monuments de sa gloire qui valent les monuments imprimés. C'est là qu'il faut l'écouter, lorsqu'il prie, lorsqu'il gronde, lorsqu'il menace, lorsqu'il émeut, lorsqu'il convainc. C'est là que vous entendrez le battement de ses ailes irritées, c'est là que vous le verrez planer, soudain souverainement calme, dans l'immobile azur, comme un oiseau de proie gorgé de ses victoires.

Que nous voilà loin des livres qui se meurent, lentement ensevelis sous la cendre des siècles !

Oui, le génie de l'orateur est proprement oral. Vous en êtes une preuve de plus, et parmi les plus brillantes. N'affectons pas de dédaigner ses manifestations, sous prétexte qu'elles sont comme une fumée qui se dissipe au vent du matin et qu'elles sont éphémères, un peu comme le talent du comédien. Qui donc oserait supprimer l'éloquence d'une Histoire de la littérature ? La nôtre, l'Histoire de la littérature française, ne se borne pas aux auteurs qui ont écrit depuis Villon jusqu'à Balzac, jusqu'à Mallarmé et Péguy ? Oserait-on n'y pas faire figurer les noms de ceux-là qui de leurs paroles soumirent les esprits ou ébranlèrent les cœurs ? Oubliera-t-on les sermons somptueux de Bossuet, ceux plus tendres de Fénelon, plus lyriques de Lacordaire ? Oubliera-t-on les apostrophes de Mirabeau, les répliques de Danton, les proclamations bottées de Bonaparte ? Les appels désespérés de Gambetta, les plaidoieries de Lachaud ou d'Henri-Robert, les discours si bien ordonnés de Poincaré et ceux si bien désordonnés de Briand ? Souvenons-nous que c'est à Jaurès que nous devons cette émouvante

image de la Patrie, faite, disait-il, « de l'immobilité des tombes et du tremblement des berceaux ».

Ne prenons donc pas l'air de dédaigner ceux qui se sont donnés, et avec votre talent, à l'art oratoire.

C'est un art très grand et très beau, et l'on peut ajouter ce qu'Anatole France disait de la Beauté, terrible. Celui qui en a reçu le don est marqué d'une responsabilité qui doit parfois le frapper d'épouvante. Les tribuns le savent bien qui tiennent sous leurs serres des milliers d'âmes soumises et vainement palpitantes. Il leur suffirait de quelques paroles généreuses et sonores, de quelques adjurations pathétiques pour rassembler à grands coups de foue' le troupeau dispersé des foules pour faire de toutes ces forces obscures une seule force plus obscure encore, capable de briser tous les obstacles opposés à sa violence, les bastilles et les trônes. Quel abîme d'orgueil doit à ce moment donner le vertige à ces conducteurs d'hommes !

Un des nôtres, notre aimable confrère Monsieur Carton de Wiart, qui a fait rentrer l'histoire dans notre littérature comme vous y faites rentrer l'éloquence, nous a conté, avec un certain effroi, dans un de ses romans historiques, *Les Cariatides*, l'ivresse verbale qui s'empare peu à peu de l'orateur, alors que sa propre conscience se dissout dans celle de la foule, alors qu'il cesse d'être lui-même, qu'il s'oublie, qu'il « ne se sent plus », selon la forte expression populaire, pour ne faire qu'un avec la masse humaine domptée et se perdre dans cette conscience collective que lui-même a créée.

Nous, écrivains en chambre, poètes de tours d'ivoire, orateurs muets qui nous efforçons de donner à l'expression de nos pensées ou de nos sentiments une forme parfaite, où la Beauté entre comme élément, nous envions parfois cette volupté de l'orateur, ses transports, sa sublimation divine. Nous l'envions parce que nous sentons, nous, que les mots que nous épinglons sur le papier, ne sont plus ces êtres vivants dont parle Victor Hugo. Pour vous ils vivent, ils battent toujours des ailes, ils s'envolent et, dans leur vol nuptial, vont féconder les âmes tremblantes

et soumises. Ils sont, comme ont dit les philosophes, le commencement d'une action.

Le voilà bien cet art vivant que réclame la jeunesse d'aujourd'hui, cette jeunesse qui veut dans un noble idéal, réconcilier l'Action avec le Rêve, et dont vous avez sans doute toute l'admiration. Elle est, selon la formule à la mode, engagée dans la lutte et méprise quelque peu cet art qui fut la foi de nos vingt ans et qui se voulait éternel. Elle dit avec Edmond Picard : « Meure avec moi mon œuvre pourvu qu'elle ait servi à quelque chose ! » Nous, nous disions avec Théophile Gautier :

*Tout passe. — L'art robuste
Seul a l'éternité.
Le buste
Survit à la cité.*

Mais l'orateur ne voit pas et ne doit pas voir les choses sous leur aspect d'éternité. Il ne les voit que mouvantes, éphémères et toujours nouvelles. Il est un homme d'action. Le spectacle de la fuite perpétuelle des choses, de leur perpétuel évanouissement, de leur perpétuelle renaissance l'excite comme la fuite du gibier excite le chasseur. Il est à l'affût; il frémit et ne croit qu'à l'image qui se forme et disparaît. C'est sa seule foi. Comment croirait-il à quelque chose puisqu'il n'est rien pour lui de stable ni de définitif ? Pour lui il n'y a pas une Vérité, mais des vérités d'un jour, des vérités momentanées qu'il faut saisir sur-le-champ. Car elles ne seront plus demain. Il n'envisage que d'avoir raison au moment où il parle, et le moment où il parle est déjà loin de lui. Il ne doit avoir raison ni trop tôt ni trop tard, car, comme dit un personnage réaliste d'Anatole France, avoir raison trop tôt, c'est avoir tort. Les vérités n'ont qu'un temps comme elles n'ont qu'un lieu. Vérité au delà des Pyrénées, erreur en deçà; vérité aujourd'hui, erreur demain. Et voilà pourquoi il est permis à l'orateur qui n'est pas absurde — que dis-je, permis ? c'est pour lui une obligation — de changer brusquement d'opinion, de se

contredire et pour le faire, de ne pas attendre même la longueur d'un discours. Il doit bien suivre le cours tumultueux de la vie avec ses rapides, ses brusques détours et ses contradictions. Placé, comme le Poète, au centre de tout comme un écho sonore, il doit faire siennes toutes les voix qui se croisent. *Verba volant*. Ses mots s'envolent, tantôt avec le bruit que fait à l'automne une bande criarde d'étourneaux, tantôt pareils à des oiseaux de feu qui, après un vol éblouissant, s'en viennent se poser, tout frémissants encore et beaux encore de leur élan, sur les pages glorieuses d'une Chrestomathie d'écolier. C'est là, Monsieur, que ceux qui viendront après nous, iront admirer votre talent et prendre des leçons d'éloquence.

En attendant, nous vous avons invité à vous asseoir parmi nos romanciers, nos conteurs, nos essayistes, nos poètes, voire nos philologues. Et pourquoi pas ? L'orateur, dans son exaltation, n'est-il pas une manière de poète ? Les Anciens le reconnaissaient qui avaient attribué à l'Eloquence et à la Poésie une même Muse. Nous trouverons son nom, Calliope, dans le petit dictionnaire usuel que consultent, au cours de la souriante comédie de Robert de Flers *Le Bois sacré*, les hauts fonctionnaires désireux de se rappeler les noms qu'ils n'ont jamais connus, des Neuf Sœurs.

Mais consultons une œuvre moins profane. Ouvrons les *Dialogues sur l'Eloquence* de Monsieur de Cambrai — je veux dire de Messire François de Salignac de la Motte Fénelon. J'y trouve ceci : « La Musique, la Danse, l'Eloquence, la Poésie ne furent inventées que pour exprimer les passions. »

Quelle âme aimable avait Fénelon d'ainsi mêler la Danse à l'Eloquence et à la Poésie ! Poursuivons : l'auteur sacré devient plus précis ; il dit, et ceci est essentiel : « Il n'y a point d'éloquence sans poésie. » C'est si vrai que l'orateur à mesure qu'il est inspiré, à mesure qu'il s'échauffe, s'en vient d'une pente naturelle à un langage de plus en plus imagé, de plus en plus rythmé d'où jaillit soudain, comme dans la *Prière sur l'Acropole*, un vers d'une splendeur telle qu'on a pu le reconnaître comme le plus beau vers de la

langue française, un alexandrin qu'aurait envié Leconte de Lisle, et qui est :

Dans leur linceul de pourpre où dorment les dieux morts.

Cependant, dans un discours, dit encore Fénelon, il n'est pas nécessaire de découvrir une versification, « c'est-à-dire un nombre réglé de syllabes ». La Poésie n'est pas en effet dans la seule mesure syllabique, « on croit être Poète, écrit-il, quand on a parlé ou écrit, en mesurant ses paroles. Au contraire, bien des gens font des vers sans poésie, et beaucoup d'autres sont pleins de poésie sans faire des vers. »

C'est votre cas, Monsieur. Permettez-moi de vous féliciter d'avoir reçu l'investiture poétique des mains d'un Archevêque si célèbre.

Poésie et Eloquence, voilà un beau sujet, non pas à mettre en vers latins, mais à servir de savante dissertation pour un discours académique. Je pourrais, quant à moi, l'illustrer d'un curieux exemple.

C'était quelques années après ce qu'on a pu appeler, à trop juste titre, l'armistice. Un jour, je vis annoncer une conférence d'Emile Vandervelde sur Racine. Vous pensez si ma curiosité fut éveillée. Je m'y rendis. Vandervelde parut, sa main de prélat aux doigts écartés maladroitement appuyée sur le tapis vert. Il annonça qu'il parlerait d'*Athalie*. *Athalie* ! la plus belle tragédie politique française; la tragédie du fanatisme politique et religieux se heurtant au pouvoir civil et militaire. Quel sujet pour un orateur populaire ! Il avait relu récemment l'œuvre de Racine et restait encore émerveillé. Naturellement, c'était le personnage de Joad, du grand-prêtre, du prophète israélite, de l'inspiré, de l'astucieux et autoritaire orateur, du tribun religieux qui soulevait de sa rude éloquence l'armée et les lévites, qui avait toute son admiration. Il se sentait porté vers lui d'une sympathie fraternelle. Ah quel dominateur, quel meneur d'hommes, et qu'il était beau lorsque, s'adressant au jeune enfant, à Joas, qu'il vient d'appeler son roi, il lui dit :

O mon fils...

De l'absolu pouvoir vous ignorez l'ivresse,
Et des lâches flatteurs la voix enchanteresse ;
Bientôt ils vous diront que les plus saintes lois
Maîtresses du vil peuple obéissent aux rois,
Qu'un roi n'a d'autre frein que sa volonté même...

Vandervelde s'animait, se transformait. Il était le grand-prêtre.

Ce témoignage d'Emile Vandervelde rendant hommage à Racine orateur et poète nous est précieux à nous comme à vous. Je sais bien que pour certains écrivains raffinés qu'Edmond Picard appelait, il y a plus de cinquante ans des *esthètes*, la poésie éloquente ne trouve pas grâce à leurs yeux. Ils voudraient avec Verlaine lui tordre le cou. Avec Mallarmé, avec l'abbé Brémont, ils vantent la poésie pure, cette poésie si pure, si éthérée, si ineffable, si immatérielle, si volatilisée qu'elle n'est plus, en dernière analyse, qu'une méditation silencieuse devant un feuillet de papier blanc.

Je ne pense pas, Monsieur, que vous soyez sensible à cette poésie extra-pure faite de silence et de rêverie. Vous aimez de parler et d'entendre parler. Vous préférez sans doute les odes pindariques, les poèmes éloquents d'Agrippa d'Aubigné, les *Châtiments* et surtout les odes passionnées de Lamartine.

Ah ! Si le temps ne m'était mesuré comme j'aurais plaisir à vous parler de Lamartine qui fut le plus orateur des poètes et le plus poète des orateurs. Les deux genres étaient pour lui si bien mêlés, que sa réponse à la *Némésis* est un discours électoral alors qu'il est candidat à Bergues. Il venait de lire le poème de Barthélemy. « Je pris la plume, dit-il, et tout tremblant de colère civique et d'une seule haleine j'écrivis la réponse à la *Némésis*. » Vous aussi vous avez entonné la *Marseillaise de la Paix*. A ce moment n'étiez-vous pas un poète inspiré ? Poète comme l'avait été Lamartine lorsque ce 26 mars 1840, il prononçait à la Chambre des Députés son immortel discours sur le retour des cendres de Napoléon. Vaticinateur et Voyant, il devinait l'avenir ; et quelques

mois après, lorsqu'il vit apparaître au seuil des Invalides le formidable cercueil impérial porté par les 36 marins de la *Belle Poule* et qu'un maître des cérémonies, heurtant la porte sonore de la chapelle, annonça d'une voix tonnante : l'Empereur ! Lamartine dut comprendre : l'Empire ! et avoir la vision de Sedan. Certes, Monsieur, vous avez lu et relu les Etudes oratoires et compris combien est grand et digne d'admiration un orateur qui est à la fois orateur et poète.

Que vous ayez aimé, dans votre enthousiaste adolescence, à la fois l'Eloquence et la Poésie, voilà qui ne doit pas nous surprendre. Dans vos ascendants immédiats, n'avez-vous pas un orateur et un poète ? Et quel orateur et quel poète ! Paul Janson, Paul Spaak. Comment, avec de pareils éducateurs ne pas se donner de tout son cœur aux Lettres et à l'Art oratoire ?

Paul Janson ! Ce nom seul, scandé en chœur par la jeunesse des Ecoles, allumait tous les lampions d'une ville en délire. J'eus un jour l'honneur de lui serrer la main. C'était au banquet du X^e anniversaire de la *Jeune Belgique* que je présidais en ma qualité de benjamin et de Directeur de la Revue. Paul Janson était parmi les convives. Au dessert, on le réclama avec force. Il dut s'exécuter et parla, et nous comprîmes tous qu'un discours de Paul Janson faisait partie d'une fête littéraire.

J'ai plus intimement connu Monsieur votre père, Paul Spaak. Il fut des nôtres. J'ai gardé le souvenir de l'admiration qui émut le monde littéraire à l'apparition de son premier recueil de poèmes, dans la Collection d'*Antée* en 1907, *Voyages vers mon pays*. Fernand Severin, qui fut, au dire de Hérédia, le plus naturellement poète de nous tous, juge très sévère pourtant, ne cessait d'en vanter l'inspiration qui traduisait une sorte de sombre sensibilité. Il se plaisait à citer les vers du poème intitulé *Flandre* :

*Jadis, parmi ces champs où grandit le blé vert
Des algues balançaient leur feuillage léger ;
Le chemin que tu suis fut le fond de la mer
Et des poissons d'argent nageaient dans ce verger.*

Et surtout, il s'attardait sur les vers inoubliables qui terminent la pièce, alors que le poète contemple la moisson ondulante des blés mûrs.

*Et du vieux paysage il ne reste qu'à peine
Un souvenir des flots dans la grâce des blés.*

Paul Spaak revenait alors d'Italie, et retrouvait son pays avec une émotion refrénée et presque douloureuse. C'était déjà le sujet de *Kaatje*.

Comment, vous, son fils affectueux et admiratif, auriez-vous pu ne pas être touché par cette exaltation poétique, nécessaire, au dire de Fénelon, au véritable orateur ?

Déjà, à l'Athénée de St-Gilles, où vous acheviez vos humanités, vous tenait le goût des Lettres et de la parole. Vous étiez d'abord, comme toute la jeunesse généreuse, révolutionnaire. C'était bien ainsi; c'est avec les plus grands pécheurs qu'on fait les plus grands saints. Cependant, les beautés de « la chose littéraire », comme dit Sainte-Beuve, vous attirait également.

Vous excelliez, paraît-il, dans la dissertation française. Vous aviez fondé un cercle d'art avec quelques condisciples et vous y dissertiez sur les œuvres de Rodenbach, de Samain ou de Rimbaud. Vous, vous aviez choisi Henri de Régner. Sa noble élégance, son harmonieux balancement, son goût classique de la symétrie, son symbolisme légendaire vous avaient séduit. Il vous enseignait déjà le chemin de l'Académie.

A cette époque, et vous n'avez pas tant changé, vous exerciez un attrait irrésistible sur vos camarades qui se liaient à vous d'une amitié familière.

Déjà vous mêliez l'éloquence à la poésie. Vous déclamiez avec passion les discours imaginés par Corneille ou par Racine et vous vantiez ceux de Cicéron qui était votre auteur favori. Vos préférences, je le suppose, allaient aux *Philippiques* plutôt qu'aux *Catilinaires*. Vous connaissiez aussi le

Cicéron poète, ou du moins versificateur, et vous répétiez à tout vent son vers resté célèbre ;

Cedant arma togae, concedat..., etc.

C'est alors qu'à la veille de votre rhétorique, interrompant brusquement vos études à l'appel rauque des soldats de l'Yser, vous vous êtes jeté comme Achille sur l'épée. Vous vouliez rejoindre l'armée, combattre. Vous vous souveniez de ces vers de votre père :

*Oui, sois de ton pays ! Connais l'idolâtrie
De la terre natale ! Et porte en toi l'orgueil
Et le tourment de ses jours de gloire et de deuil !
Il faut avoir l'émotion de sa patrie !*

Vous n'eûtes pas l'honneur de vous battre. Arrêté à la frontière, vous fûtes transporté en Allemagne. Mais vous aviez gardé vos armes, la parole; et dans les camps, votre foi dans la victoire, votre bonne humeur, votre éloquence, réconfortaient vos camarades prisonniers et vous partagiez généreusement avec eux les colis que vous receviez de Belgique.

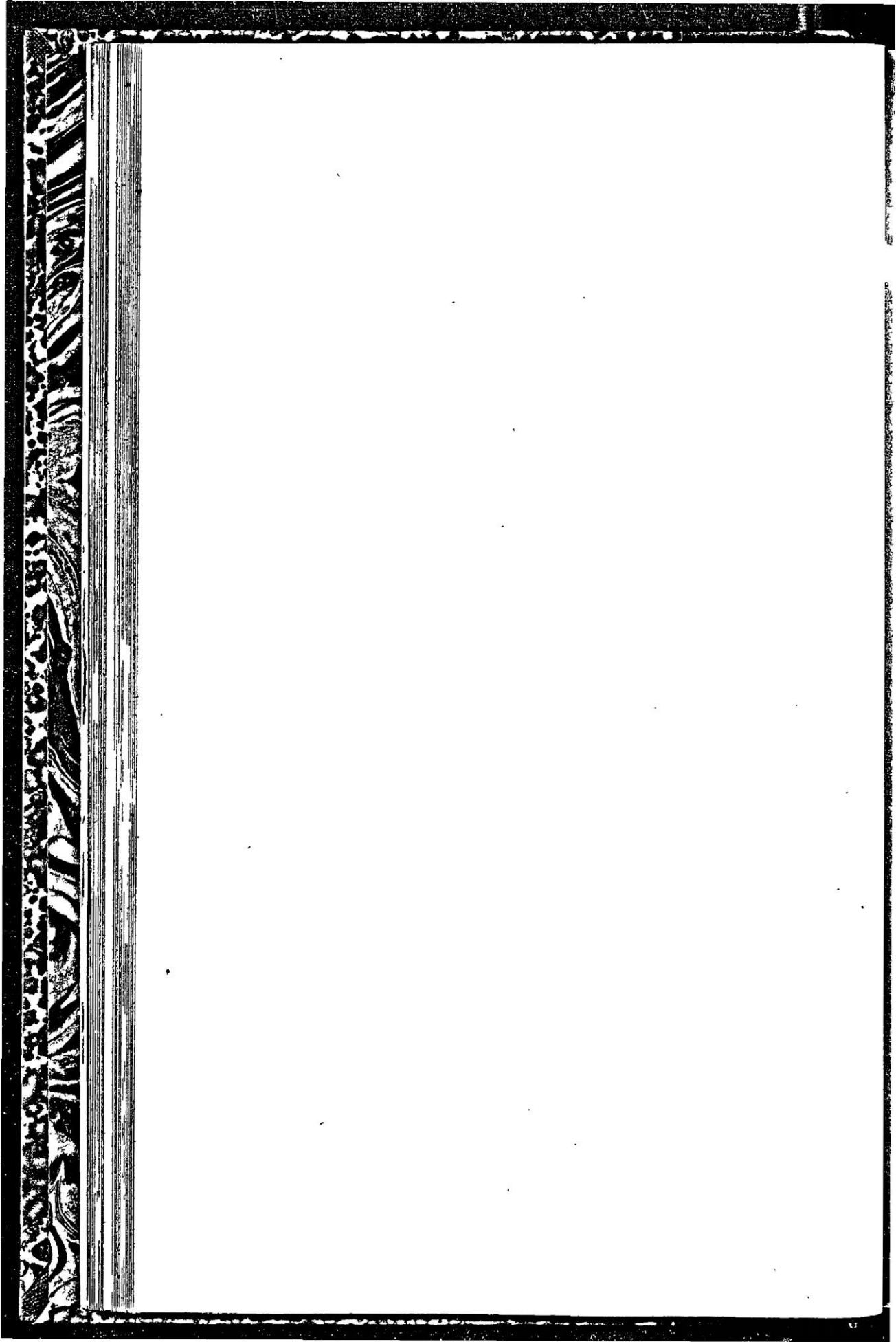
Vous vous souveniez du *De Amicitia* de votre cher Cicéron.

Monsieur,

Vous avez gardé de votre jeunesse le goût des belles images, des beaux rythmes, des belles périodes. C'est pour ces qualités que nous vous avons fait accueil parmi nous.

Si un jour vous deviez cesser d'être la voix de notre peuple, de représenter cette patrie que vous aimez comme l'aimait votre père — un ministre est peut-être moins immortel qu'un académicien — souvenez-vous alors qu'un ministre des Affaires étrangères, descendu fièrement du pouvoir, un ministre dont tous vos discours témoignent que vous connaissez, que vous admirez l'éloquence et les écrits, depuis

son *Bonaparte et les Bourbons*, jusque au *Mémoire sur la captivité de la duchesse de Berry*, que ce ministre a rédigé ses *Mémoires d'Outre-Tombe*, et que ces mémoires l'ont fait plus grand que ses travaux politiques. N'entendez pas, je vous prie, que nous souhaitons votre renoncement à la vie politique. La postérité peut attendre. Elle sait que tous les ministres des Affaires étrangères écrivent des mémoires et que ces mémoires sont de précieux monuments littéraires. Nous n'aurons qu'un regret, celui de ne pouvoir les lire.



Discours de M. Paul-Henri Spaak

Messieurs,

Plus sont inattendus les honneurs qui nous échoient et plus nous y sommes sensibles.

Vous pouvez, dès lors, mesurer le degré de mon émotion et de ma confusion au moment où une place va m'être faite, dans votre compagnie, parmi les philologues, les philosophes, les romanciers et les poètes.

Je n'y avais jamais rêvé.

Je suis de ceux qui, trouvant mon bagage littéraire «assez léger», n'avaient pas suffisamment compté sur votre éclectisme et sur votre indulgence.

A votre choix qui m'honore, vous ajoutez un accueil qui me touche.

Je vous remercie, Monsieur, puisque vous ne pouviez pas louer mes écrits et me placer sous leur protection, d'avoir, pour m'aider à franchir votre seuil, évoqué deux grandes mémoires qui me sont également chères et j'aime entrer chez vous dans l'ombre de Paul Janson et de Paul Spaak.

Lorsque vos suffrages m'ont appelé à siéger parmi vous, j'ai ressenti à la fois l'honneur d'être votre élu et la crainte de vous décevoir. Le rare privilège qui vient de m'échoir ne se peut payer d'un simple remerciement. Puisque vous me recevez en qualité d'orateur, j'ai cru pouvoir m'acquitter

envers vous dans une faible mesure, en consacrant ce discours à l'éloquence. C'est elle que vous avez voulu honorer aujourd'hui. En la célébrant, je réalise vos intentions et, pour vous témoigner ma gratitude, j'accepte le risque de ne pas justifier votre choix.

Le sujet que j'aborde est plein de péril. A force d'avoir été rebattu, il est devenu presque impossible à endurer. Les cerveaux de tous les rhétoriciens ont été écartelés par des exercices destinés à « aiguiser leur langue ». Depuis des siècles, on nous vend un « art de vaincre par la parole » enfermé dans des formules usées à force d'avoir servi. Le résultat, ce sont des discours ennuyeux, des auditoires dégoûtés et le discrédit de l'éloquence.

Et pourtant, elle existe et, dans une époque comme la nôtre, jamais son pouvoir n'a été plus fort. Le public qui s'en méfie est constamment et presque sans le savoir, séduit par elle. Plus qu'à n'importe quel autre moment de l'histoire, c'est la parole des hommes qui a entraîné les peuples et orienté le cours des événements. La raison m'en paraît évidente. Depuis que la chose publique est devenue de plus en plus la chose de tous, depuis que, par la conquête des droits politiques et surtout du droit de suffrage, chaque citoyen a un intérêt dans la gestion de l'Etat, le débat public, la nécessité d'une explication qui entraîne l'adhésion de la majorité sont devenus les premiers moyens de gouvernement, tant dans l'ordre national que dans l'ordre international.

Dans un système politique où le peuple ne participe pas au pouvoir, l'éloquence est superflue. Aussi peut-on dire que, sauf en Angleterre, où elle florissait au XVIII^e siècle, elle n'est ressuscitée en Europe des cendres de la démocratie athénienne et de la République romaine qu'au XIX^e siècle.

Loin de moi l'idée de soutenir que, dans l'intervalle, elle fut inexistante. Au contraire. Mais l'éloquence étant un art tout pragmatique, elle s'est réfugiée dans des genres limités où elle pouvait être encore utile, l'éloquence de la chaire, celle du barreau, celle des discours de circonstance. Dans chacun de ces domaines, elle a produit du grandiose,

du solide et de l'exquis. Mais, prenons-y bien garde, même dans le genre qui intéresse le plus grand nombre, je veux dire dans l'éloquence de la chaire, même dans ce genre, elle n'a pas survécu. Dans l'espace d'un demi-siècle — d'un siècle pour être généreux — elle a produit ses plus purs chefs-d'œuvre. Bientôt après, elle perd de vue son objet, d'exhortation à la vie chrétienne, pour devenir un art exercé pour lui-même. Elle se disperse dans le verbe, se tarit dans la forme et se satisfait de développer une formule immuable où l'on croit l'enfermer. Le discours chrétien, dit La Bruyère, est devenu un spectacle. Sur des patrons tout faits, Diderot fabrique tranquillement des sermons pour missionnaires, à cinquante écus la pièce. C'est la moindre partie de sa gloire et ce n'est plus celle de l'éloquence sacrée.

J'en veux conclure que, pendant des siècles, l'art de la parole, ne répondant pas à une utilité, a été un genre mineur de l'activité intellectuelle. Faute d'une organisation de la société qui en justifiât et en soutint l'emploi, il a été surtout un procédé de culture des esprits dont on a calqué les règles sur des modèles antiques ou, plus tard, sur les chefs-d'œuvre du grand siècle.

Ce faisant, on perdait de vue que l'éloquence dans l'antiquité, au moins dans sa belle période, avait été extraordinairement vivante. Elle était essentiellement politique, jusque dans les plaidoiries de Démosthène, d'Eschine ou de Cicéron. Elle répondait à un besoin du milieu où elle régnait. Avec l'évolution du monde ancien, l'homme d'état orateur qui devait bien parler dans le but de faire bien agir ou de démontrer qu'il avait bien agi, fit place au rhéteur qui faisait profession de bien parler sur n'importe quel sujet et dans n'importe quel but. Ainsi se forma une conception de l'art oratoire sans lien avec le réel. Confondant la fin avec les moyens, elle organisa tout un système de procédés d'expression qui sont à l'éloquence à peu près ce que les instruments sont à la musique. Des générations de jeunes gens ont été instruites à échafauder des formes verbales sur le vide. Combien de rhétoriciens n'ont pas dû composer le

discours d'un ambassadeur carthaginois au Sénat romain ou de Fabius au Sénat de Carthage ? L'erreur a été d'enlever à l'art oratoire son caractère concret et, en le lui enlevant, de supprimer sa probité. Croit-on que Démosthène eût prononcé les Philippiques si Philippe de Macédoine n'avait été un être de chair et de sang, un péril de mort pour Athènes ?

Avec l'accession des masses au pouvoir, l'éloquence a retrouvé son empire parce qu'il lui a été rendu une fonction. Cessant d'être fictive, il n'y a guère de champ qui ne lui soit ouvert, ni de résultat qu'elle ne puisse atteindre.

Un des préjugés les plus communs mis en circulation à son sujet a été enfermé dans un adage latin accepté sans contestation parce qu'il a pour lui une antiquité vénérable : on naît poète, on devient orateur. Quant on a déclaré cela, on semble avoir tout exprimé, y compris l'hommage à la poésie, inspiration irrésistible, et la pointe à l'éloquence, résultat laborieux de recettes longuement apprises. En réalité, rien n'est plus faux que la monnaie courante de cette maxime. On ne naît pas plus poète que l'on ne naît orateur et l'on ne devient pas plus orateur que l'on ne devient poète. Les exercices de l'institution oratoire de Quintilien ont surtout créé des bavards. Ce n'est pas parce que Démosthène appliquait sa voix à dominer celle de la tempête ni parce qu'il remplissait sa bouche de petits cailloux pour corriger un bégaiement naturel qu'il atteignit à son éloquence rude et amère. Ces traits rapportés par Plutarque ont frappé nos imaginations d'adolescents. Ils ne doivent pas nous faire perdre de vue que la disposition existait avant les efforts de l'orateur pour la développer. Démosthène était né pour ce qu'il devint et il le devint d'autant mieux que son labeur aida son talent.

Il n'en est pas autrement pour la poésie. L'inspiration laissée à elle-même devient vite une négligence de l'esprit. Elle se tue par son effusion incontrôlée. L'inspiration, disait Baudelaire, c'est le travail de tous les jours, et Valéry, dans un admirable texte de l'album de vers anciens, écrivait : « ... la pensée, par sa nature, manque de style. Mais je n'ai

pas tous les jours la puissance de proposer à mon attention quelques êtres nécessaires, ni de feindre les obstacles spirituels qui formeraient une apparence de commencement, de plénitude et de fin, au lieu de mon insupportable fuite. » C'est dire qu'il n'y a pas de poésie sans fabrication (le mot est encore de Valéry) et pas d'éloquence sans lyrisme.

Et j'arrive ici au centre de mon sujet. L'essence même de l'éloquence, comme de la poésie, est une certaine qualité de lyrisme. Un critique moderne a parlé, presque en s'excusant, du lyrisme de Bossuet. Il n'a eu tort que de s'excuser. Au contact des grands thèmes où, depuis des siècles, la sensibilité humaine vient inlassablement se renouveler, cette âme vibrante s'échauffe jusqu'à trouver le secret de paroles éternelles dans une expression toujours maîtresse d'elle-même. Relisez la plus classique de ses oraisons funèbres, celle du Prince de Condé, et vous entendrez le rythme haultant et vif des phrases, gonflées d'une émotion qui éclate sous les mots.

« Alors que ne vit-on pas ? Le jeune prince parut un autre » homme. Touchée d'un si digne objet, sa grande âme se » déclara tout entière : son courage croissait avec les périls, » et ses lumières avec son ardeur. A la nuit qu'il fallut » passer en présence des ennemis, comme un vigilant » capitaine, il reposa le dernier; mais jamais il ne reposa » plus paisiblement. A la veille d'un si grand jour, et dès » la première bataille, il est tranquille; tant il se trouve dans » son naturel : et on sait que le lendemain à l'heure marquée » il fallut réveiller d'un profond sommeil cet autre Alexandre. » Le voyez-vous comme il vole, ou à la victoire, ou à la » mort ? Aussitôt qu'il eut porté de rang en rang l'ardeur » dont il était animé, on le vit presque en même temps » pousser l'aile droite des ennemis, soutenir la nôtre ébranlée, » rallier les Français à demi vaincus, mettre en fuite l'Espa- » gnol victorieux, porter partout la terreur, et étonner de » ses regards étincelants ceux qui échappaient à ses coups. » Restait cette redoutable infanterie de l'armée d'Espagne. »

C'est à dessein que j'ai choisi cet exemple extrême de Bossuet pour vous montrer que la valeur fondamentale et

durable d'un discours est dans la part de lyrisme qu'il contient. Si, pour étayer mon dire, je devais remonter plus haut ou rester plus près de nous, je m'arrêteraï à Périclès dans *Thucydide* ou à Churchill, ce Périclès vainqueur. L'un et l'autre ne démentiraient pas que « l'éloquence est le son que rend une âme passionnée ». L'un et l'autre prouveraient, en fin de compte, que l'éloquence n'est que l'expression individuelle d'une pensée, d'une volonté et d'une émotion communes ou tout au moins partagées par une collectivité et profondément ressenties par une personne en qui s'incarne le désir, le courage, le désespoir ou l'espérance d'un auditoire ou même d'une nation. Je sais qu'en ce sens, on pourrait aussi parler de l'éloquence de Hitler. Et elle existe, en effet, cette éloquence du mal. Mais en ce qui la concerne, il faut répéter avec l'ancien : « Je n'accuse pas les mots eux-mêmes, vases choisis et précieux, mais le vin d'erreurs qu'y versaient des maîtres ivres. »

D'après ce que je viens de dire, on peut conclure que l'éloquence est bien plus un résultat qu'un moyen. Elle suppose entre celui qui parle et ceux qui écoutent une entente préalable, une sorte de pacte qui les lie. Peu importe que ceux qui écoutent soient méfiants ou favorables. Leur présence, leur attention même est comme une adhésion virtuelle, une chance plus ou moins grande de succès.

L'éloquence est fondée sur cette incertitude de la réussite. Elle n'existe pas si la cause est gagnée d'avance, car elle est inutile. Elle peut exister cependant si la cause est perdue avant de commencer, car on peut gagner dans le cœur de ceux qui écoutent et ce sont parfois les plus grands triomphes de la parole. Elle est donc moins un art de persuader que le fait d'avoir persuadé, même si l'auditoire ne s'est pas rendu.

Cette incertitude du succès, cette chance de gagner qui recommencent à chaque fois, c'est la première émotion qui unit l'orateur à son public. Les circonstances en font naître une autre, le sujet aussi et le but à atteindre et enfin la qualité de l'auditoire. Ces éléments qui échauffent la sensibilité et la portent à un point où elle veut se laisser émouvoir, il appartient au talent de l'orateur de les comprendre, à sa

personnalité de les dominer, à son lyrisme de les unir dans un discours qui sera précisément l'expression de la conviction des auditeurs. Il les frappera car il sera l'interprète de l'évidence qu'ils avaient en eux-mêmes et qui leur est soudain révélée. Ceux qui entendent si bien dire, sont ravis de si bien penser. Cette éloquence-là, la vraie, se moque de l'éloquence. Elle est la voix de ceux qui écoutent, la parole qui manquait, jusque-là, à leur pensée, « armée, comme dit Valéry, de ce qu'il faut de rigueur, soutenue de ce qu'il faut d'harmonie pour exciter et contraindre les esprits à la jouissance des forces et des clartés qu'ils possédaient sans le savoir ».

Mais tout cela a sa rançon. Si l'éloquence existe surtout dans une part vivante, actuelle, qui est son effet même, il en résulte qu'elle est éphémère. Comment peut-elle survivre aux circonstances qui l'ont fait naître, aux oreilles qui l'ont entendue, à la voix qui l'a possédée ? Et c'est ici que le poète diffère de l'orateur. Le premier dure, le second passe. Mirabeau n'est plus qu'un grand souvenir et je me demande combien liraient Cicéron si le latin n'était pas au programme des humanités ? Au delà de ce côté viager de l'éloquence, comme l'appelait Sainte-Beuve, y a-t-il en elle une partie solide et durable qui mérite d'intéresser tous les âges ? Oui, sans doute, mais qu'a-t-elle à voir avec l'éloquence elle-même ?

Le souffle de l'orateur, l'improvisation qui donne une âme à ses paroles, les réactions des auditeurs qui fournissent des occasions à son talent, tout ce côté immédiat, momentané et vivant a disparu. Ce qui reste, ce sont des ruines. Il en est de grandioses que l'on visite encore, soit que l'imagination se plaise à reconstituer ce qui fut, soit que l'esprit s'émerveille ou que le sentiment s'exalte devant ce qui subsiste. Mais ces vestiges, pour admirables qu'ils soient, sont sans voix. Ce qui fait qu'ils durent, c'est le retour, au cours de l'histoire, d'événements analogues. Le sablier humain qui se renverse sans cesse leur donne une nouvelle actualité. Ce qui fait qu'ils durent aussi, c'est que l'orateur a pu, en partant des circonstances, s'en dégager assez pour voir les choses sous

un aspect d'éternité; c'est enfin qu'il écrivait aussi bien qu'il parlait et qu'il a su enfermer dans son style un lyrisme toujours perceptible. Ses œuvres valent encore comme écrits, même si elles ne sont plus de vivants discours.

Telle est la nature de l'éloquence : « d'être ainsi liée à son effet qu'elle survit difficilement à son expression. L'on ne goûte vraiment l'art oratoire que comme auditeur. Cela explique qu'il y ait moins de grands orateurs que de grands poètes.

Mais s'il est vrai que les plus beaux discours sont ceux qui furent prononcés, ceux qui durent ne le furent peut-être jamais. Thucydide ou Tite Live composèrent dans la solitude et le silence ce que leurs héros auraient dû dire à la foule et il en est subsisté quelques harangues immortelles. Cicéron refit, après un échec, le plaidoyer pour Milon et les notes des sermons de Bossuet ne sont que des brouillons souvent informes. Il existe donc pour l'histoire une éloquence qui n'est pas celle de l'orateur, mais celle de l'écrivain. Elle diffère de l'éloquence verbale parce qu'elle est obligée d'être plus littéraire et plus académique. Elle s'adresse, non à tel public, mais à un auditeur idéal qui est le lecteur de tous les temps. Mais qu'il ait subi l'épreuve du succès ou qu'il soit seulement un pouvoir déposé dans un livre, les chances de durée d'un discours ne sont pas autres que celles de toute œuvre littéraire : il ne subsiste que par ce qu'il a d'humain et cette valeur humaine, comme je le disais plus haut, est surtout faite d'une certaine qualité lyrique qui transforme l'œuvre du moment en un chef-d'œuvre pour toujours.

On pourrait, à cet égard, citer d'étonnants et d'éclatants exemples. Des accents anciens ont gardé une jeunesse éternelle. On les dirait sans âge et toujours présents. Jugez-en par ces phrases où sont célébrés ceux qui moururent dans une juste guerre : « Tout cela, leur vie, leurs biens, ils l'ont abandonné pour défendre la Cité. Pour eux, la plus glorieuse aventure, ce fut un ultime effort pour sauver une certaine conception de l'existence. Laissant l'espérance, cette déesse incertaine, leur envoyer ce qu'elle voudrait, ils ont, dans la

force de l'âge, fait face à leur destinée. Et quand vint le choc du combat, ils ont préféré subir la mort plutôt que de vivre au prix d'une faiblesse. Leur mémoire a échappé aux reproches des lèvres humaines, tandis que leurs corps portent la marque des coups. En l'espace d'un éclair, dans la fleur de la jeunesse, ils ont été enlevés d'un monde rempli, devant leurs yeux mourants, non de terreur mais de gloire. »

Tiré de l'Eloge funèbre des soldats d'Athènes, que Thucydide attribue à Périclès et qui restera sans doute l'un des plus admirables discours de tous les temps, cet extrait serait aussi digne aujourd'hui des héros de la bataille d'Angleterre qu'il le fut des combattants de l'Attique. Il vient rejoindre l'immortelle adresse que le Président Lincoln prononça sur le champ de bataille de Gettysburg en 1863, où il terminait quelques phrases brèves et dépouillées par l'exhortation fameuse : « soyons fermement déterminés à ce que ces morts ne soient pas morts en vain, à ce que cette nation, avec l'aide de Dieu, connaisse une renaissance de la liberté et à ce que le gouvernement du peuple, par le peuple, pour le peuple, ne périsse pas sur la terre » (ne disparaisse pas de la surface de la terre). A 2500 ans de distance, cet extrait et ce discours viennent appeler comme un écho certaines des plus belles paroles de Churchill et notamment cette fin poignante du message à la France, prononcé sous les bombes allemandes, le 21 octobre 1940 : « Allons, bonne nuit, dormez bien, rassemblez vos forces pour l'aube... car l'aube viendra. Elle se lèvera brillante pour les braves, douce pour les fidèles qui auront souffert, glorieuse sur les tombeaux des héros. » Tel peut être, tant que l'homme vivra, le pouvoir toujours renouvelé et toujours agissant de son verbe.

Messieurs,

Pascal, qui a peu mais bien parlé de l'éloquence, a écrit qu'elle « est une peinture de la pensée et ainsi, ceux qui, après avoir peint, ajoutent encore, font un tableau au lieu d'un portrait ». En poursuivant, je craindrais d'ajouter et d'aller à l'encontre de vos intentions et des miennes. J'ai

voulu escarmoucher autour du sujet, non le vaincre. Mon but a été d'examiner en quelques traits la fonction et la nature de l'éloquence ainsi que les conditions de sa durée. J'ai laissé de côté tout ce qui concerne les règles de son expression, sa technique et sa forme. Mais, si dans l'objet limité que je me suis prescrit, les considérations que j'ai émises ont pu fournir quelque matière à vos réflexions, je croirai n'avoir pas perdu votre temps ni le mien. Votre attention satisfaite aura été ma justification de l'avoir retenue.

Je ne m'attarderai pas davantage. Toutefois, avant de quitter le sujet où vous avez bien voulu me suivre, j'aimerais encore de hasarder une remarque. Elle concerne les orateurs. Si, parmi leur multitude, il n'en est que quelques-uns qui survivent, c'est qu'ils ont la renommée de leurs mérites. Leur seul et dernier juge est le consentement universel. C'est lui qui sélectionne, qui élimine pour ne laisser, en fin de compte, que le souvenir ou les œuvres de quelques très grands hommes qui ont eu le don de l'éloquence. Les meilleurs d'entre eux, ce sont ceux dont la voix a traversé les siècles sans cesser d'être actuelle, ceux de qui l'on peut dire ce que l'on disait de cet orateur ancien : il se tait, mais on l'écoute encore.

Vingt-deux lettres de Fernand Severin et deux d'Albert Mockel

(Lecture faite par M. Henri DAVIGNON,
à la séance du 8 février 1947).

Fernand Severin, quand on lui envoyait un volume, non seulement se donnait la peine de le lire attentivement, mais il écrivait à l'auteur une lettre dans laquelle, à côté de compliments, sans doute inspirés par la confraternité, il exprimait quelques-unes de ses opinions sur la vie et les idées.

A ce titre les vingt-deux lettres reçues par moi entre 1911 et 1930 ne sont pas seulement de précieux témoignages d'amitié et de sympathie littéraire, elles révèlent sur l'homme et sur le poète, sur le citoyen et sur le croyant des traits inédits ou tout au moins plus accusés que ceux tracés par ce que nous savons de la pensée de Fernand Severin.

Au gré des dates auxquelles elles ont été écrites, ces lettres si sincères, sans une rature et d'une écriture toujours achevée et jeune nous donnent notamment de curieux aperçus sur l'attitude de l'écrivain envers l'idée nationale, le dogme de l'eucharistie, le romanesque et l'idéalisme, l'univers et son avenir, sans parler de son opinion sur certains écrivains belges.

Personnellement et depuis le moment où j'eus l'honneur d'entrer dans la vie des Lettres, j'ai éprouvé à l'égard du poète une profonde et naturelle admiration. Il réalisait par son œuvre ce que la tradition française me laissait d'aspirations vers la beauté poétique, avec quelque chose d'infiniment et de secrètement vivant, comme si notre pays, ingrat

en apparence à la vie de l'esprit, réservait au poète d'*Un chant dans l'ombre*, l'occasion de trouver par lui, dans la solitude et une certaine indifférence, l'inspiration favorable à l'expression de son âme. Fernand Severin m'apparaissait avant tout comme le poète de l'âme. Et je ne pus me retenir de le lui dire dès le moment où je pus m'adresser à lui.

Le 15 août 1911, Fernand Severin me remercie de ma première allusion à ces sentiments d'admiration.

Vous me citez entre C. Frank et C. Meunier, vous voulez bien reconnaître chez moi, comme chez ces grands artistes, l'âme qui remplit l'œuvre de R. de la Pasture. Cela me charmerait si je me connaissais moins. Quoi que je puisse valoir, mon cher confrère, votre sympathie vous fait exagérer mes mérites et je crains que vous ne fassiez tort à Franck et à Meunier en me citant entre ces deux génies.

Est-il nécessaire de vous dire, après cela, que votre suffrage me ravit, malgré tout, et que votre sympathie m'est précieuse ?

Le 15 novembre 1911 Severin m'envoyait son appréciation du premier livre que je lui adressai, *l'Ardennaise*. Il est extrêmement indulgent. Cependant il marque sa défiance de certains aspects des milieux étudiés :

Vous avouerez-vous que vos premières pages m'inspirèrent quelque inquiétude ? Vous me transportez dans la société mondaine, que je n'aime pas, et dans cette ville de Spa, que je déteste... Heureusement, quelques pages plus loin, je me trouvais parmi d'honnêtes et simples gens et au sein d'une nature moins « embellie ». J'étais sauvé.

Et puis voici une affirmation à laquelle j'ai été, en ce moment-là, extrêmement sensible :

Vos nouvelles me plaisent parce qu'elles sont saines. Je vous sais gré d'éviter les raffinements, les perversités, les scepticismes et les cynismes qui épicient généralement la littérature à la mode ; il me plaît que vous soyez attaché au sol et aux mœurs de votre pays et que vous demandiez des inspirations à vos croyances religieuses...

Severin crut-il que ses encouragements m'inciteraient à trop de reconnaissante admiration ? A une lettre où je lui disais combien son estime me ravissait, il oppose des réserves :

Je ne suis pas « modeste » au sens courant de ce mot, et même j'estime que la « modestie » est généralement une niaiserie, à moins que ce ne soit une forme innocente de l'hypocrisie. Mais tout de même il y aurait outrecuidance de ma part, il me semble, à ne pas protester contre vos éloges, à ne pas vous dire que vous me paraissez attacher trop de prix à mon estime. Si vous saviez combien de peines et de veilles me coûtent les « immortelles pages » que votre amitié m'attribue, vous seriez, je crois, moins disposé à m'admirer. Voyez du reste le petit nombre de vers publiés par moi depuis vingt-cinq ans que j'en publie. Il n'y a vraiment pas lieu d'admirer une pareille parcimonie. Et il serait réellement malheureux que je n'eusse pas fait quelques vers passables en y mettant tant de soin et de temps.

Ce que vous dites de mon idéalisme me charme, bien que je m'étonne parfois d'être appelé idéaliste, moi qui aime surtout la nature, dans sa force et sa grandeur primitive. Lorsque vivait encore mon ami Van Lerberghe, qui ne croyait vraiment qu'aux choses du rêve, je me faisais l'effet, par comparaison, d'être un affreux réaliste.

En février 1913 paraissait mon roman *Un Belge* dont le titre, annoncé précédemment, intriguait Severin. Il sympathise surtout avec les personnages flamands. Il fait des réserves sur les wallons pour lesquels il me trouve trop indulgent.

En ce qui concerne vos Wallons, (m'écrit-il de Gysenzele où il habite, non loin de Gand) je fais des réserves. Cette spiritualité et cette sensibilité que vous attribuez aux Wallons en général sont surtout choses liégeoises, ou verviétoises j'imagine. Et ce goût pour la musique, que, sauf erreur, vous attribuez quelque part à toute la race, est également le propre de votre terroir. Moi qui suis wallon comme vous, mais d'une autre région de la Wallonie, ie suis fort peu musicien.

Par contre Severin marque sa préférence pour le type du Belge proprement dit, qu'il n'est pas loin de me reprocher d'avoir insuffisamment dégagé.

J'avoue être de ceux qui, avec M. Picard, croient à l'existence du « Belge ». La longue communauté de vie, les contacts constants des deux races, leurs croisements fréquents ont dû avoir pour résultat la formation d'un type nouveau, qu'il serait fort intéressant d'étudier. J'imagine qu'il y a des « Belges » aux endroits et dans les classes sociales où les contacts et les mélanges ont été les plus fréquents, c'est-à-dire à Bruxelles et spécialement dans la classe bourgeoise. (Il est certain qu'un pêcheur des Flandres diffère profondément d'un bûcheron de l'Ardenne). Pour ma part, bien que je ne sois pas bruxellois et que tous mes ascendants soient wallons, je n'ai jamais éprouvé d'antipathie pour les Flamands. Peut-être suis-je un vrai Belge?... J'en verrais une autre preuve dans le fait que je n'ai pas de sympathies exagérées pour la France, malgré tout ce que nous devons à cette grande nation (grande dans son passé surtout) sous le rapport de la culture et des mœurs.

Severin profite de l'occasion pour protester contre le sort fait dans la préface de mon roman par Henry Bordeaux, à un mot d'un de mes personnages qui s'écrie en un moment de crise anti-flamande : « Notre Mère la France ! »

De tels mots sont, selon moi, regrettables parce qu'ils favorisent l'annexionisme moral dont les français sont coutumiers à notre égard, faute de pouvoir nous annexer autrement. Leur sympathie pour nous, quand ils en témoignent, n'est jamais désintéressée ; ils ne peuvent admettre que nous ayons une individualité ethnique, que nous ne soyons pas des Français momentanément détachés de la mère-patrie et ils s'imaginent nous flatter quand ils nous traitent en Français.

Excusez cet accès de patriotisme farouche, je reviens à votre roman...

Je n'ai eu l'occasion de connaître personnellement Fernand Severin qu'au cours de la guerre 1914-18 et en Angleterre. Il était réfugié à Letchworth, centre industriel et il y était

assez malheureux. Ne parlant que peu l'anglais et sensible aux inconvénients du climat insulaire, il se trouvait isolé, mal portant et incapable de travail. Chargé par la légation de Belgique et le gouvernement du Havre de la propagande dans les pays anglo-saxons, en collaboration avec nos confrères Emile Cammaerts et Léo van der Essen, j'ai donc essayé d'obtenir le concours des professeurs d'universités belges répartis à Oxford, à Cambridge, à Londres. Tout ce que nous pûmes obtenir de Severin ce fut sa participation à une commission bibliographique chargée de réunir les ouvrages destinés à la bibliothèque royale. Je le vis alors régulièrement. Mais il souffrait de l'exil et aspirait au retour.

Les lettres de 1919, de 1920, de 1921 respirent la satisfaction d'avoir retrouvé le pays. C'est toujours la Flandre. Mais maintenant le professeur est installé à Gand. Il attribue son mauvais état de santé à la fièvre « oxonienne » dont il a eu depuis novembre 1918, écrit-il, au moins douze accès. Il me promet des vers pour la *Revue Générale* qui sont lents à venir. Bientôt il prend prétexte de la suite ininterrompue de mes livres pour me faire confidence de ses opinions.

A propos de mes essais réunis sous le titre *Le Visage de mon Pays*, il m'approuve de dégager l'influence du milieu natal sur Maeterlinck, il déclare que c'est au début de sa carrière que Lemonnier lui paraît avoir été *le plus sincère, qu'il a été le moins littérateur dans le sens odieux du mot*. Il montre une grande importance à la figure de M. de Lovenjoul. *Voilà, dit-il, un vrai méconnu! Et dont les ouvrages dans leur genre sont plus neufs et plus féconds que ceux d'un Pirmez, par exemple, couramment cité comme méconnu. (Quoique Pirmez soit délicieux, dans son romantisme qui retarde)*. Par contre il trouve que je surfais Eug. Gilbert. *Mais, dit-il, c'est affaire de goût, et il serait vain de discuter cette préférence.*

Enfin il exprime son enthousiasme pour la Campine. *Ceci vous étonnera peut-être, mais je connais la Campine au moins*

aussi bien que l'Ardenne, quoique j'aie villégiaturé dans les Hautes Fagnes et, à maintes reprises, sur la Semois.

En août 1922, Severin revient sur mon interprétation de l'âme wallonne.

... Telle qu'elle apparaît dans votre œuvre (comme aussi dans l'œuvre de Mockel, etc.) c'est surtout l'âme liégeoise. L'âme namuroise, ou carolorégienne, ou montoise, est, je crois, moins fine et moins jolie, tout en étant également wallonne. Pour ma part l'âme dite « wallonne » me paraît parfois un peu mièvre. N'empêche que j'éprouve une véritable joie et une sorte de soulagement, lorsque je vais en villégiature à Flobecq-Bois, près de la frontière linguistique, et que j'y trouve, accueillants, aimables, causeurs les gens de ma « race ». (Quoique je sois né à Grand-Manil-lez Gembloux!).

Severin possédait un grand nombre de lettres de Van Lerberghe. L'histoire de leur amitié me passionnait et j'aurais voulu avoir la primeur de quelques renseignements inédits. *La Revue des deux Mondes* m'avait laissé entendre qu'elle accueillerait un article sur cette amitié, liée à la naissance du symbolisme. Mais Severin entendait se cantonner strictement dans une biographie de son ami et s'effacer devant les lettres qui allaient être publiées toutes ensemble. Au fond tout en restant fidèle à la mémoire de Van Lerberghe, il ne désirait pas s'exprimer sur sa poésie qu'il n'aimait pas. Le 7 octobre 1923 Severin m'écrit : « Je ne suis pas l'homme qu'il faut pour apprécier sa poésie... »

Passant outre à sa réserve je pris sur moi de tenter un commentaire de la biographie et des lettres et de forcer un peu la note à propos des séjours de Van Lerberghe à Bouillon. C'est là qu'Eve était née, c'est là tout au moins que sa chanson avait été entendue, c'est là qu'une stèle, au flanc de la « ramonette » serait élevée pour commémorer la concordance du site et de l'inspiration. Dans les lettres à Severin des références à l'identité du paysage idéalisé et de l'héroïne de rêve m'apparaissaient si directes, que j'entre-

pris de reconstituer la genèse du rêve et de son mariage avec la réalité dans le décor de la Semois. L'étude parut à la *Revue Universelle* et me valut une double réaction.

Voici celle de Severin, non datée, mais reçue entre le 15 et le 20 octobre 1926 : *Il y a un point sur lequel nous ne sommes nullement d'accord. Je ne crois pas que l'Ardenne et, en particulier, la Semois aient exercé une influence sur Van Lerberghe. A mon avis la Chanson d'Eve eût été à peu près ce qu'elle est, s'il eut écrit dans un autre endroit verdoyant, solitaire et paisible, mettons à Genck, à Villers-la-Ville ou à la lisière de la Forêt de Soignes, par exemple. Nulle part je n'y reconnais le décor ardennois, le caractère spécial de l'Ardenne, son odeur, son âpreté. Le « miraculeux paysage de Botassart » n'est pour rien, selon moi, dans la conception de la Chanson d'Eve. Ce paysage, je l'ai souvent contemplé avec lui, ainsi que d'autres sites du pays bouillonnois, et je me rappelle fort bien l'attitude de Van Lerberghe devant eux : c'était celle d'un homme distrait, qui en regardant le monde réel, tout beau qu'il est, songe à un monde idéal plus beau encore (au surplus j'ai dit cela en vers v. la Source au fond des Bois). Je ne trouve absolument rien d'ardennois dans les passages de la Chanson d'Eve, même rien qui ressemble à une transposition, à une idéalification...*

Lorsque V. L. parle de son « trou de Bouillon », c'est en tant que trou qu'il l'aime. Bouillon est pour lui l'endroit où il a trouvé la tranquillité, la solitude, l'atmosphère champêtre propices au travail intellectuel. N'importe quel autre trou qui lui eût offert les mêmes avantages eût pu, je crois, lui être aussi cher que Bouillon...

Severin proteste ensuite contre un rapprochement que j'avais fait entre le site, dénommé par les hôteliers le « tombeau du Géant » et la tombe hypothétique de l'Eve de Van Lerberghe.

J'avoue, écrit-il, que cela me choque toujours de voir mêler le souvenir d'une œuvre littéraire, si belle qu'elle soit, aux choses de la nature qui, tout de même, est mille fois plus belle. Du moins c'est d'un autre ordre et je n'aime pas ces sortes de confusions.

Il y a chez Severin un certain parti pris, qu'il s'en rendit compte ou non, à l'égard de la poésie de Van Lerberghe. Ce parti pris, on ne pouvait le rencontrer chez Albert Mockel, dont à peu près dans le même temps je recevais une lettre, à propos de cet article sur *Van Lerberghe et l'Ardenne*.

Je ne puis adopter complètement, m'écrivit-il de Rueil, le 10 novembre 1926, *voire thèse captivante, quant à l'influence exercée par l'Ardenne sur le poète de la Chanson d'Eve. Je suis moins déterministe que vous le paraissez ici. (Cela, c'est une manière de taquinerie, à dessein de vous faire bondir...) Et surtout, je sais quel enchantement exerça sur Charles Van Lerberghe le jardin de Torre del Gallo, près de Florence, — « Le Paradis d'Eve » disait-il — où nous avons passé près de trois mois ensemble en 1901.*

Seulement il est très vrai qu'à Torre del Gallo Van Lerberghe ne travaillait pas du tout, — pas du tout à son Eve du moins, car il étudiait avec attention les églises, les musées de Florence. Dans la noble et charmante ville, sous la vieille tour du XIV^e siècle et dans le merveilleux jardin, il ne songeait qu'à regarder, à ressentir, à aimer. C'est à Bouillon, à Bouillon seulement, comme vous le dites, que l'œuvre se réalisa; et sans vouloir parler comme vous d'une influence directe de l'Ardenne sur sa poésie, il me paraît certain que Van Lerberghe ressentit très salutairement, très profondément, les effets de son long repos à Bouillon. Il y était paisible, un peu isolé, tout à la joie d'écrire, et il y fut deux fois touché par la grâce de deux jeunes filles...

... Van Lerberghe se plaisait à m'appeler « son frère en poésie », et je l'aimais fraternellement en effet autant que je l'admirais. A cause même de cette fraternité d'âme, nous avons eu l'un sur l'autre une certaine influence; non certes quant au fond ineffable de la poésie, mais quant aux formes où la poésie se manifeste. Il le croyait du moins, et je le crois aussi. Mais il ne faudrait pas exagérer ce qu'il en dit lui-même dans le numéro spécial que lui a consacré la Roulotte. Je n'avais pas à enseigner à son Eve le naturel et la simplicité : elle n'avait de penchant que pour cela ! A propos de nos vers, je lui parlais surtout musique, et c'est sur

la plastique qu'il insistait davantage. Quant à moi, je sais très bien ce que je lui dois : en particulier une vision moins confuse, l'abandon de quelques niaiseries, et la découverte lumineuse et salutaire de certaines sottises.

Severin, qu'il aimait beaucoup mais d'une amitié plus distante un peu, et un peu plus sévèrement intellectuelle, l'a influencé moralement par son caractère. Il admirait en Severin le poète, et il avait pour l'homme à juste titre, l'estime la plus haute. Quant à Grégoire le Roy, c'était l'ami d'enfance, cordial et familier. Son action sur le poète peut être considérée comme nulle. Au reste (et je réponds ici à votre page 14), aucun de nous trois, que je sache, ne tenta jamais de « rompre le goût de la contemplation solitaire » chez Van Lerberghe. Mais Van Lerberghe avait-il ce goût autant que vous le supposez ? Timide, oui, et farouche à cause de cela ; et apte à vivre d'une pleine vie mentale sans le secours des autres. Mais comme la solitude lui a pesé parfois ! Celui qui était solitaire par goût, c'est Ferdinand Severin.

Severin à la fin de sa vie avait presque cessé d'écrire et même de lire. Dans plusieurs de ses lettres il s'excuse de ne pas me suivre à travers les livres que je lui envoie. Pourtant il montre qu'il les a lus et prend position pour ou contre certains personnages. Ce poète ne renonce pas à envisager les réalités sous l'aspect idéaliste. Il témoigne de son éloignement pour les histoires d'adultère et se trouve à propos d'une de mes nouvelles, *Mon ami français*, en opposition avec Albert Mockel. Je ne renonce pas au plaisir de donner ici le plaidoyer que ce dernier m'envoyait, sous la date du 24 octobre 1923, en faveur d'une « Régine » inventée par moi et qui avait sous le poids des événements de la guerre, trompé son mari avec un officier « libérateur ». Mockel imagine qu'il est le confesseur auquel la pénitente s'adresse et il lui dit :

Mon enfant vous n'êtes pas une passionnée, mais vous avez la sincérité généreuse de la femme dont la caresse guérit et console. Vous avez vu un instant la vie en beauté, et vous l'avez retrouvée chez vous en sa laideur mesquine, désormais étrangère à vous-

même. Alors vous avez cherché la beauté dans l'amour... Mon enfant vous n'en pouviez rien. La faute en est à votre père qui vous fit noblement délicate, et d'une distinction mentale toute pareille à la naturelle distinction de vos manières. Il vous fit sympathique, charmante, apte à comprendre et à ressentir les plus douces émotions du cœur, — digne d'être aimée et par conséquent d'aimer. Ne vous accusez pas d'avoir rendu le capitaine Le Bret trop heureux, mais plutôt d'avoir gardé en France ce « quant à soi » belge, si singulier partout, et si malaisément intelligible pour un vrai Wallon comme votre vieux curé...

Voilà, conclut Mockel, ce que j'aurais dit à votre héroïne si j'avais reçu sa confession. Mais, au fait, ne l'ai-je point reçue, puisque vous m'avez permis de lire ce journal de sa vie où elle se découvre tout entière ? Vous voilà donc chargé tout à la fois de son gentil péché, et du péché plus grave d'avoir admis au rôle de confesseur le catholique non pratiquant que je suis...

Tout Mockel est dans ces lignes scintillantes et généreuses.

Tout Severin est dans les dernières lettres, désabusées et anxieuses, qu'il m'écrira encore avant de mourir. Il se qualifie de « modeste paysagiste en vers ». L'homme lui paraît « un animal trop compliqué ». Il s'étonne de mon ardeur au travail *dans les circonstances critiques et presque désespérées où nous sommes, c'est-à-dire à la veille de la guerre ou de la révolution et peut-être des deux* (Lettre reçue le 26 mai 1924). *Ah ! vous n'êtes pas pessimiste, vous, ajoute-t-il, ou du moins il n'y paraît pas. Il semble bien cependant que dans peu de temps nos œuvres littéraires auront été balayées, avec une foule d'autres choses plus précieuses. Alors ce n'est vraiment plus la peine...*

Severin est croyant. Pour lui dans l'ordre des forces intérieures ce qui va au delà de la matière doit avoir la primauté. Mais il a des difficultés devant le dogme. S'il me rejoint facilement quand j'ajoute à l'interprétation d'un cas de sentiment dramatique sa répercussion sur la conscience dans un monde invisible, il s'effraie devant l'admission du miracle. En 1927 il s'intéresse aux impressions rapportées

d'Amérique, mais il reste réfractaire au dogme exalté par le congrès religieux qui en a été l'occasion.

Il doit y avoir, conclut-il, dans le monde une secte qui répudie à peu près toutes les vaines formules et toutes les pratiques machinales, mais qui professe et pratique la sincérité, la charité, l'amour. C'est à cette secte-là que j'appartiendrais volontiers.

En 1929 Fernand Severin réaffirme que pour sa part il a tout à fait cessé d'écrire et qu'il a à peu près cessé de lire ce qui s'écrit aujourd'hui. La littérature est devenue pour lui ce que l'humanité était pour Auguste Comte, dit-il « elle se compose de beaucoup plus de morts que de vivants ».

Il a tout de même parcouru un recueil d'essais que je lui ai envoyé et il m'écrit (20-1-1929) : *Je fais grand cas de M. Thomas Braun, à qui vous avez consacré d'attrayantes pages. Mais je vois surtout en lui un humoriste.*

De Ch. De Coster il dit : *De Coster est démesurément surfait, il l'est parce que, même aujourd'hui presque personne ne le lit. Son Ulenspiegel, dont l'intérêt décroît à mesure qu'on avance vers la fin, est surtout intéressant en raison du sujet traité. Les Légendes flamandes font illusion sur leur valeur grâce à l'archaïsme de la forme. Les Contes brabançons sont d'une parfaite médiocrité. Quant aux autres ouvrages de De Coster, personne ne songe à en faire l'éloge. N'allez pas croire que je suis seul de mon avis. Ernest Verlant partageait mes sentiments à l'égard de De Coster. Et je pourrais citer un ou deux confrères qui ne l'admirent guère davantage...*

Il faudrait oser dire cela... Mais il est difficile de remonter le courant et de risquer, en combattant certains engouements, de provoquer des tempêtes...

Les deux dernières lettres sont écrites du lit où le malade se voit décliner. Il reste attentif et déconcerté. Il constate qu'il date, dit-il péniblement. Mais il garde l'estime, le respect du travail littéraire où il a toujours vu le fruit d'une vocation.

Je remets vingt-deux lettres plus deux cartes de Fernand Severin et les deux lettres d'Albert Mockel à l'Académie pour qu'elle les conserve dans ses archives. Les œuvres, si elles survivent, ne sont pas tout ce que laissent les écrivains. Il y a le reflet d'eux-mêmes, de leur cœur, de leur esprit dans le miroir de leur correspondance. Et c'est là peut-être que ceux qui nous suivent les chercheront. Nous n'avons donc pas le droit de garder ce reflet par devers nous.

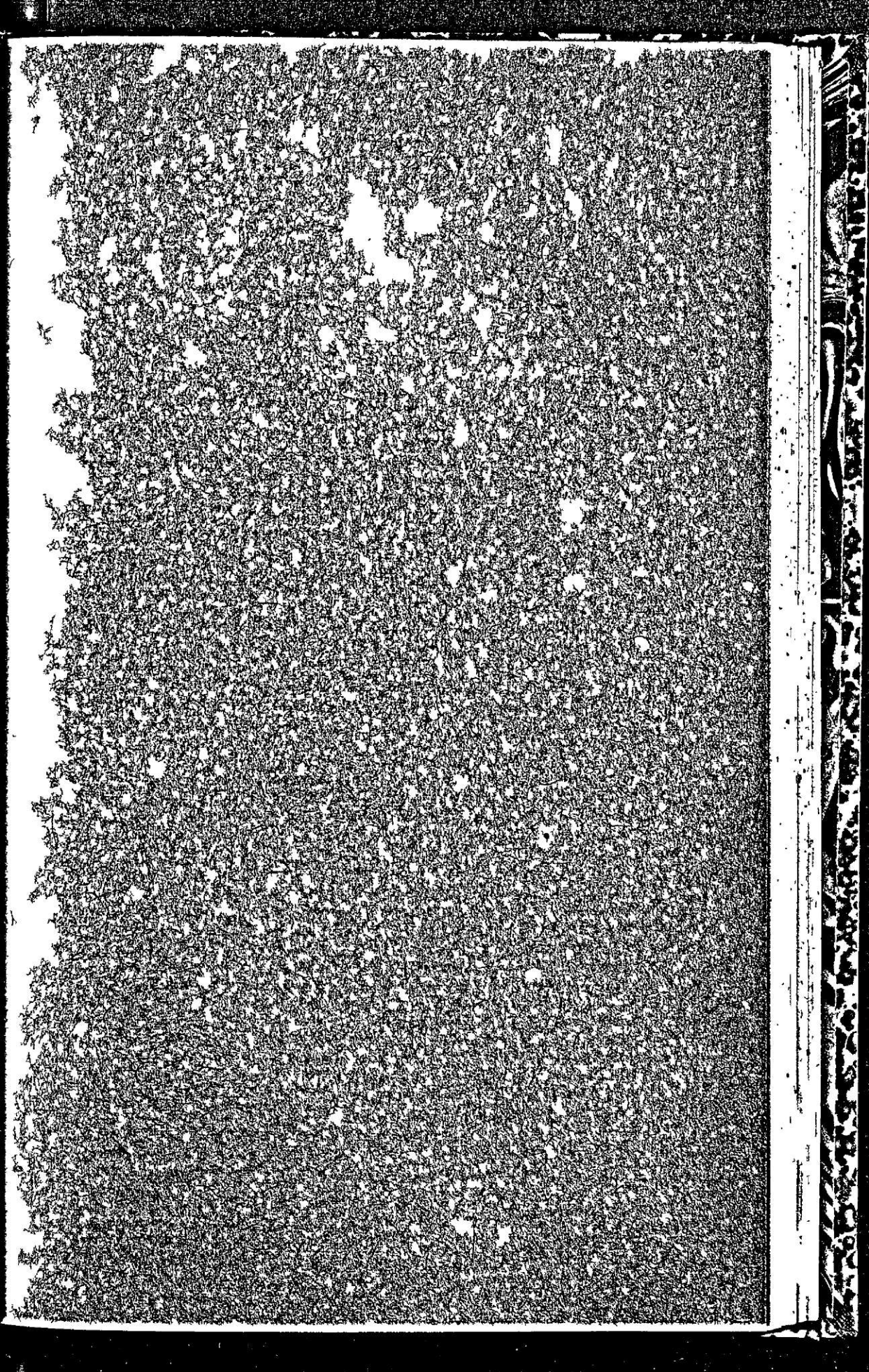
Henri Davignon.

CHRONIQUE

PRIX POLAK

En sa séance du 8 mars 1947 le prix Polak, pour la période 1943-1945, a été décerné à Mademoiselle Renée Brock, pour son recueil, *Poèmes du Sang*.





PUBLICATIONS DE L'ACADÉMIE

(Les publications de l'Académie sont en vente à « La Renaissance du Livre »,
12, Place du Petit Sablon, Bruxelles.)

Bulletin, I-XXII, 1922-1944.

Annuaire, 13 vol., 1928-1945.

Mémoires

- Les Sources de « Bug Jargal »* par Servais ETIENNE.
L'Originalité de Baudelaire, par Robert VIVIER.
Charles De Coster, par Joseph HANSE.
L'Influence du naturalisme français en Belgique, par Gustave VANWELKENBUIZEN
Introduction à l'Histoire de l'Esthétique française, par Arsène SOBEIL.
Les Etrangers dans les divertissements de la Cour, de Beaujoyeulx à Molière, par
Marcel PAQUOT.
*Etude philologique sur la langue, le vocabulaire et le style du chroniqueur Jean
de Haynin*, par Marthe BRONCKART.
La littérature et les médecins en France, par Georges DOUTREPONT.
Edmond Picard et le Réveil des Lettres belges, 1881-1898, par François VERMEULEN.
Les sources allemandes des œuvres poétiques d'André Van Hasselt, par Madeleine
REICHERT.
Les Légendes épiques carolingiennes dans l'Œuvre de Jean d'Outremeuse, par Louis
MICHEL.
La Théorie de l'art pour l'art chez les Ecrivains belges de 1830 à nos jours, par Robert
GILSOUL.
Le Parler de La Gleize, par Louis REMACLE.
Introduction à l'œuvre de Charles De Coster, par Léon-Louis SOBSET.
Les Proscrits du Coup d'Etat du 2 décembre 1851 en Belgique, par Georges DOUTRE-
PONT.
Fernand Severin. Le Poète et son Art, par Elie WILLAIME.
*Origines du Roman en France. L'évolution du sentiment romanesque jusqu'en
1240*, par Maurice WILMOTTE.
L'Esthétique de Georges Rodenbach, par Anny BODSON-THOMAS.
Le Vers moderne, par Lucien-Paul THOMAS.

Textes anciens

- Le Poème moral. Traité de vie chrétienne écrit dans la région wallonne vers
l'an 1200. Edité par Alphonse BAYOT.*
*La Tragi-Comédie pastorale (1594) publiée avec une introduction et des notes par
Gustave CHARLIER.*
Renaut de Beufeu. Le Lai d'Ignare ou Lai du Prisonnier. Edité par Rita LEJEUNE.
*Médecinaire liégeois du XIII^e Siècle et Médecinaire namurois du XV^e (Manuscrits
815 et 2769 de Darmstadt), Edités par Jean HAUST.*

Rééditions

- Octave PIRMEZ. — *Jours de Solitude*. Edition du Centenaire, publiée avec une
introduction de Paul CHAMPAGNE, par G. CHARLIER.
James VANDRUNEN. — *En Pays Wallon*.
Hector CHAINAYE. — *L'âme des choses*.
Charles DE SPRIMONT. — *La Rose et l'Épée*.
Edmond PICARD. — *L'Amiral*.
Louis BOUMAL. — *Œuvres* (publié par L. Christophe et M. Paquot).
Camille LEMONNIER. — *Paysages belges*. Choix de pages. Préface par Gustave
CHARLIER.